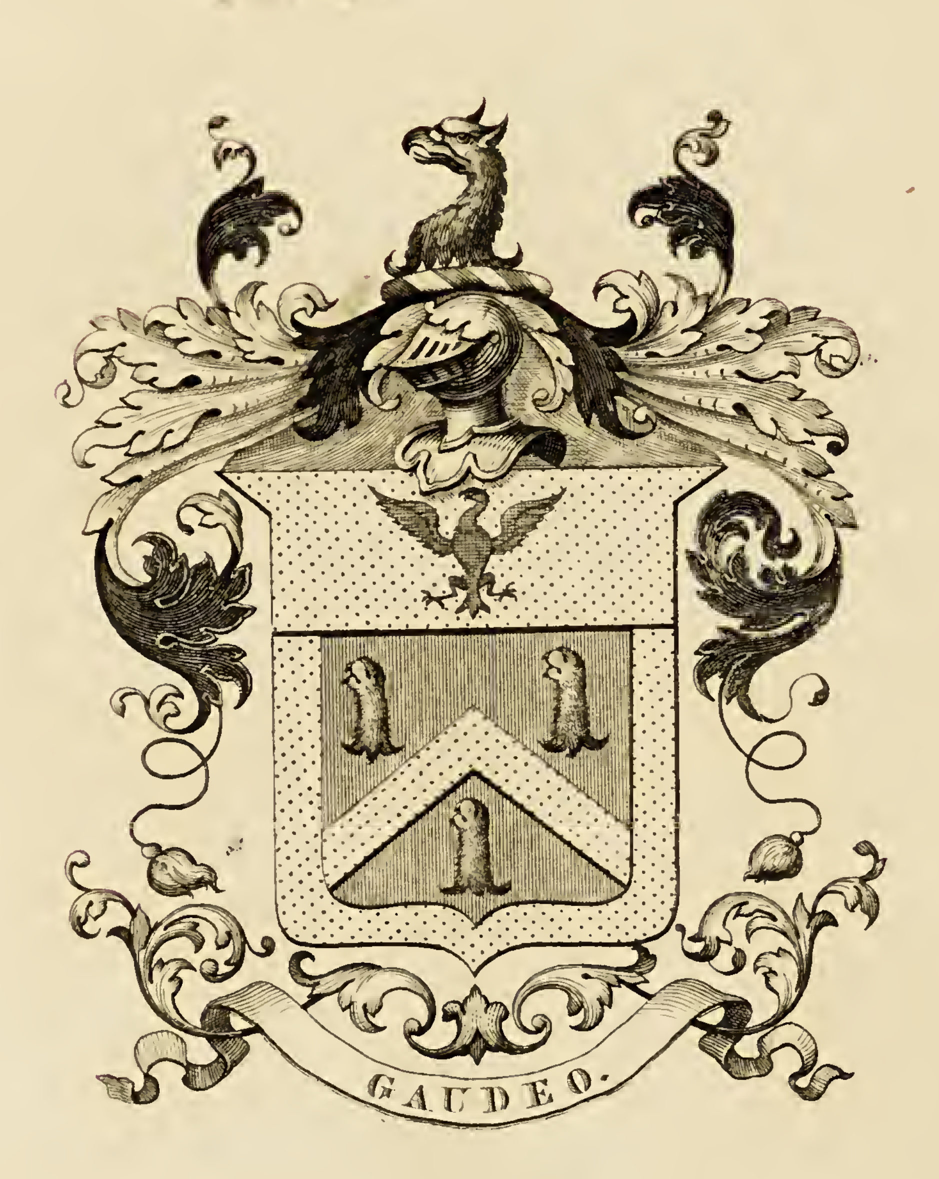



GAUDEO.

Original by J. Hollingsworth

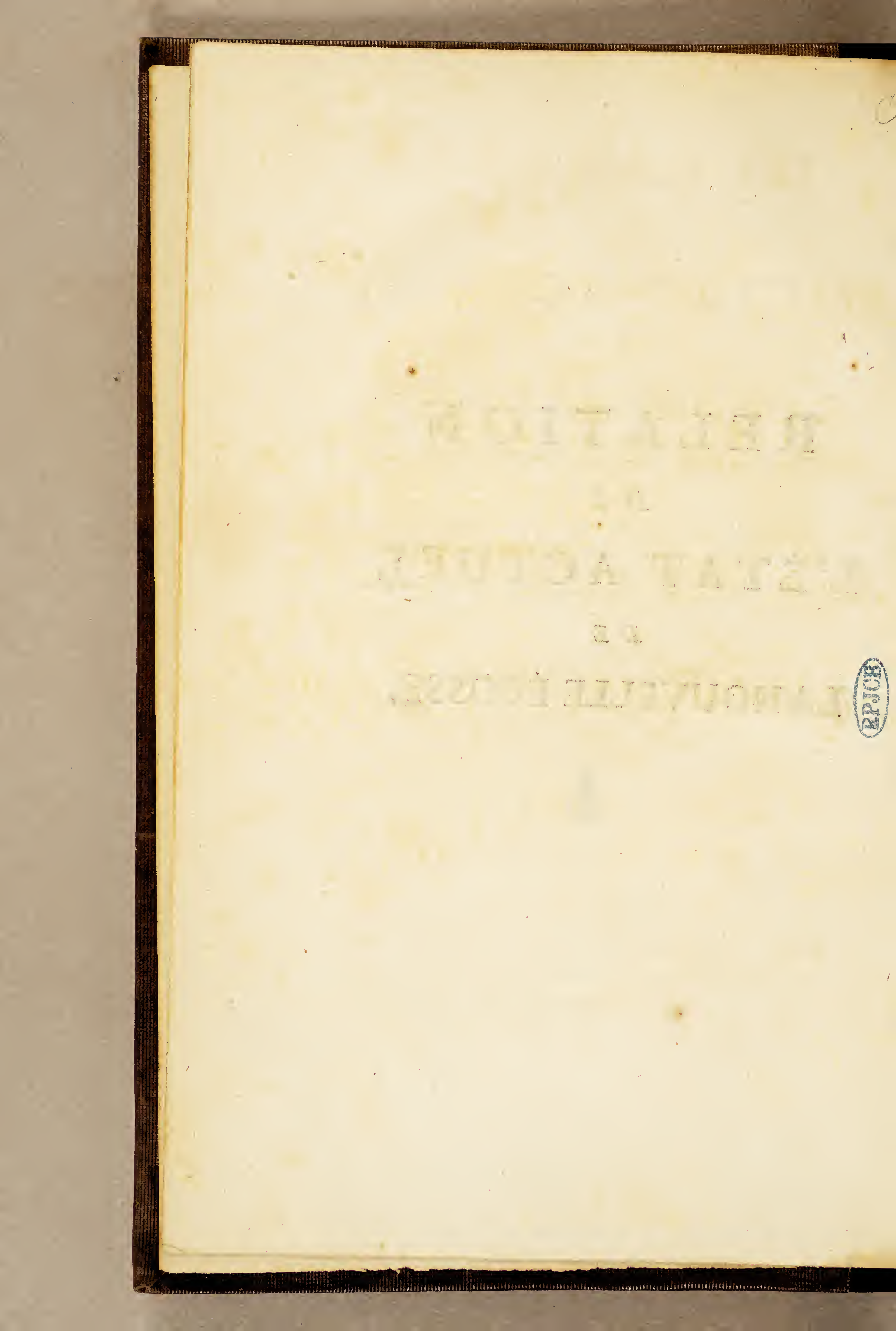
RELATION

DE

L'ÉTAT ACTUEL

DE

LA NOUVELLE ÉCOSSE.


RPJCB

RELATION DE L'ÉTAT ACTUEL DE LA NOUVELLE ÉCOSSE.

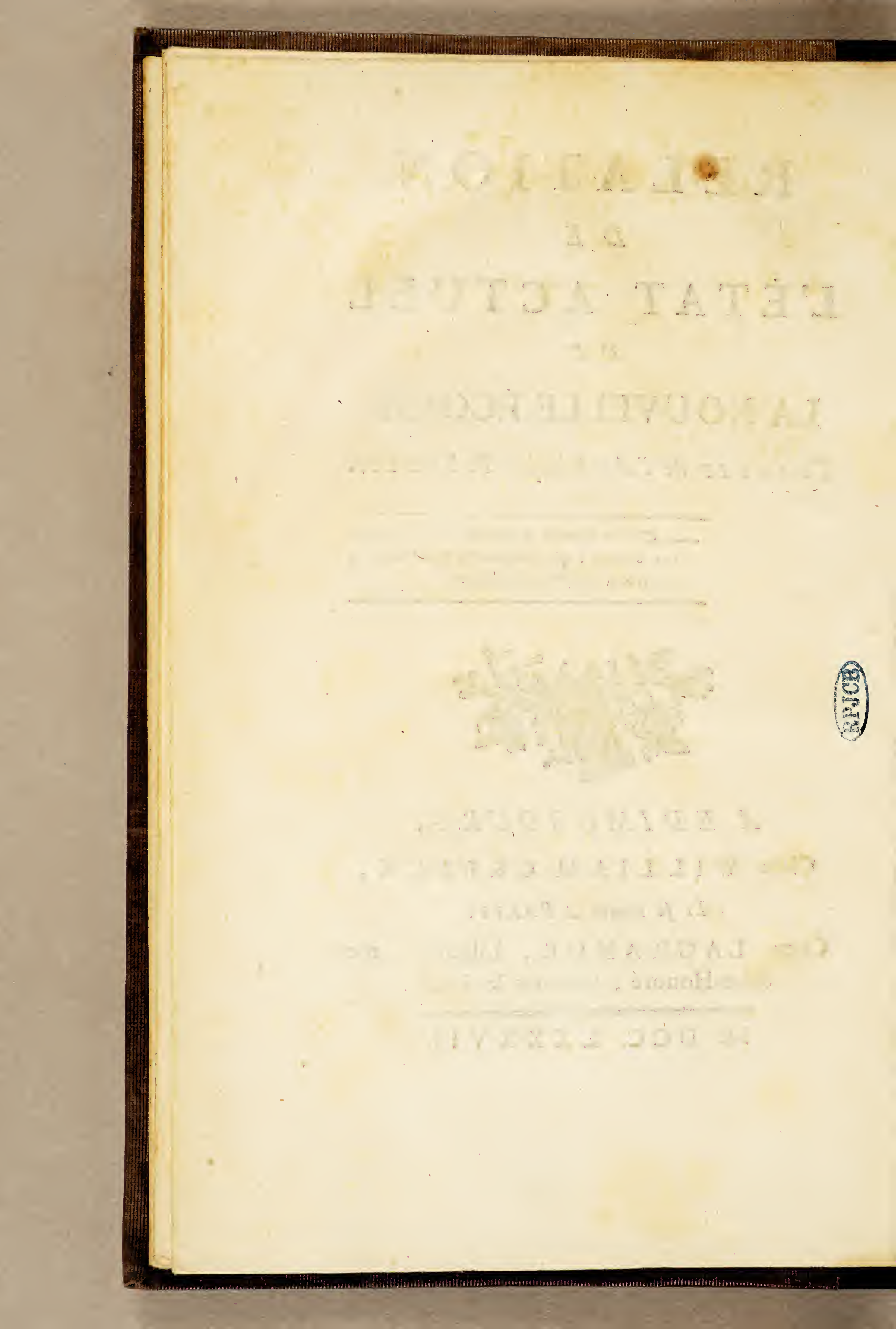
Traduit de l'Anglois par F. Soulès.

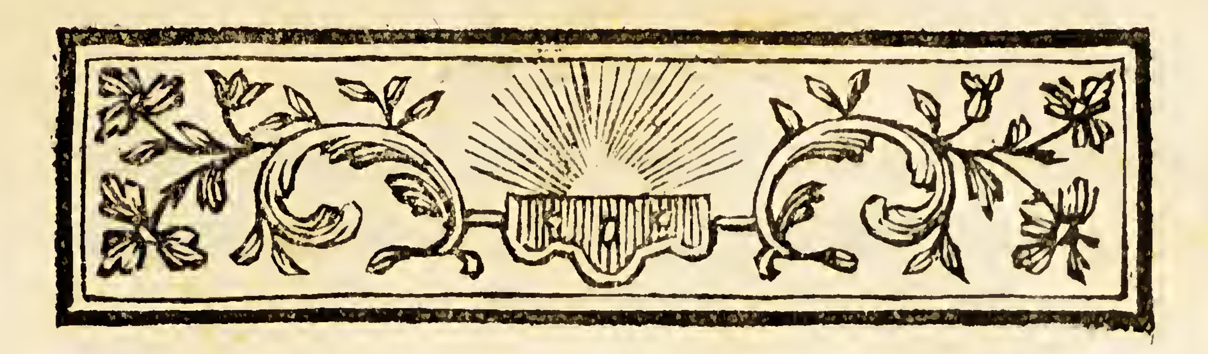
—— C'est le nombre d'Habitans & l'abondance des alimens, qui forment la vraie force & les vraies richesses d'un Empire.



A EDIMGBOURG,
Chez WILLIAM CREECK;
Et se trouve A PARIS:
Chez LAGRANGE, Libraire, rue Saint-Honoré, vis-à-vis le Lycée.

M. DCC. LXXXVII.


RPJCB



ÉTAT ACTUEL
DE
LA NOUVELLE ÉCOSSE.

INTRODUCTION.

QUAND on réfléchit un moment au pays immenſe & aux ſujets nombreux que la Grande-Bretagne a perdus par l'iſſue malheureuſe de la guerre d'Amérique, cette réflexion doit cauſer la ſenſation la plus douloureuſe à tout homme qui a le bien-être de ſa patrie à cœur, & le laiſſer même dans l'incertitude ſur l'origine de ces malheurs. Il ne ſait ſi on doit les attribuer à un ſyſtême pernicieux ſuivi par le Gouvernement Britannique; aux factions & aux cabales de perſonnes intéreſſées, tant en Angleterre qu'en Amérique; à cet enthouſiaſme qui s'empare quelquefois des Nations entières, ainſi que des ſimples

individus, encouragé par les artifices des Puiſſances étrangères qui, jalouſes du pouvoir & du commerce de la Grande-Bretagne, cherchoient à les anéantir, en ſéparant les colonies de la mere-patrie; aux menées & aux attaques de ces Nations confédérées, auſſi puiſſantes qu'elles étoient nombreuſes; ou ſi, véritablement, ils ne doivent pas leur origine à toutes ces cauſes réunies.

Heureuſement pour l'Angleterre, ce courage national, qui l'a toujours diſtinguée, tant dans ſes convulſions inteſtines que lorſqu'elle s'eſt trouvé environnée de forces infiniment ſupérieures, ſe montra dans tout ſon luſtre. L'univers vit avec étonnement les efforts qu'elle faiſoit; ſes défaites même ajouterent à ſa gloire; l'Europe, l'Aſie, les Indes occidentales contemplerent le pavillon de la Grande-Bretagne, ſuivi de la victoire, ou repouſſant avec ſuccès les attaques de ſes ennemis, qui, étonnés des efforts incroyables & de l'intrépidité de ſes flottes & de ſes armées, ont ſouvent négligé de recueillir les fruits de ces avantages qu'ils gagnerent quelquefois à force de ſang & de tréſor.

En Amérique seule, ses succès produisirent des effets contraires, & elle éprouva un sort tout à fait différent : quoiqu'elle eût dans cette partie du monde des armées nombreuses, braves & actives, & des flottes formidables, cependant ses *victoires répétées* ne la conduisirent qu'à des *défaites réitérées*, & l'adversité marcha continuellement sur les pas de la prospérité. Ces événemens sont trop récens pour qu'il soit nécessaire de les rappeller ; &, quand ils seroient plus éloignés, le récit ne serviroit qu'à renouveller nos douleurs. Ce pays a certainement perdu beaucoup ; mais heureusement il n'a pas été dépouillé de toutes ses anciennes possessions dans le Nouveau monde. Il lui reste encore le Canada & la Nouvelle Ecosse, quoique l'étendue de leurs limites ait été beaucoup diminuée par le traité provisionnel.

Les grandes Nations sont, comme les familles particulières, sujettes au déclin, à des révolutions & à des malheurs. Elles devroient en profiter pour devenir plus sages, pour éviter par une conduite prudente ces écueils sur lesquels leur félicité & leurs espérances les plus flatteuses ont

déja fait naufrage, & pour empêcher, en agiſſant d'une maniere tout à fait oppoſée, que ces mêmes malheurs ne ſoient renouvellés à l'avenir.

On reſſent toutes les émotions qui peuvent naître du ſentiment de l'humanité, quand on conſidere cette province qui ſervit d'aſyle & de dernier refuge à une foule de gens moins recommandables par leur nombre, quoiqu'il fût cependant conſidérable, que par leur loyauté & les ſouffrances qui furent l'effet de leur attachement inébranlable à la Conſtitution britannique. Ces hommes, dédaignant de vivre ſous la protection de ces formes de Gouvernement diſcordantes & déſunies, tirées de la cendre des Républiques de la Grece & de celle de Rome, ont quitté leur pays natal où leur propre induſtrie & celle de leurs ancêtres pouvoient leur procurer une vie tranquille & aiſée; &, ſacrifiant tout à leurs principes, ils ſe ſont retirés dans les déſerts pour ſe mettre à l'abri de la violence de leurs compatriotes; ils ſont allés chercher au milieu des forêts le ſimple néceſſaire qu'ils ne peuvent même obtenir que par un travail conſtant & pénible, luttant

continuellement contre les rigueurs d'un climat barbare, d'un ſol rude, inculte & tout à fait différent du ciel bienfaiſant & des fertiles régions qu'ils poſſédoient autrefois.

En la conſidérant ſous un point de vue politique, elle eſt de la derniere importance à l'Angleterre, parce qu'elle commande entierement la pêche, qui, ſi elle eſt encouragée d'une maniere convenable, peut être regardée comme une ſource inépuiſable de richeſſes pour tout l'Empire, & comme un des principaux reſſorts de ſa puiſſance; & peut, en contribuant à augmenter le commerce & la population de la Province, la rendre non-ſeulement heureuſe, mais même la faire ſervir au commerce de la Grande-Bretagne, par la protection qu'elle accorderoit aux pêches que celle-ci fait ſur ſes côtes & ſur le banc de Terre-Neuve.

En un mot, ſa ſituation eſt avantageuſe, conſidérée ſous tous les points de vue. Ses vaiſſeaux & ſes matelots augmentent avec une rapidité incroyable, ainſi que le produit de ſes terres; ce qui donne l'eſpoir flatteur qu'elle ne tardera pas à ſe procurer

elle-même toutes les choſes néceſſaires à la vie ; choſe que l'on ne ſauroit attendre à préſent, à cauſe du nombre de perſonnes qui, après avoir abandonné leurs habitations dans les Etats Unis, ſont venues dernierement s'y établir.





ÉTAT ACTUEL
DE
LA NOUVELLE ÉCOSSE.

SITUATION, ÉTENDUE, ASPECT.

LA Nouvelle Écosse est sans doute la Colonie de l'Amérique, qui, par sa situation, convient le mieux à une Puissance maritime, à cause de la facilité avec laquelle elle peut y ravitailler ses flottes, en allant aux Indes occidentales & en revenant, soit pendant la paix, soit pendant la guerre. Il n'y a qu'à jetter les yeux sur la carte d'Europe & d'Amérique pour être convaincu de ce que j'avance ; son voisinage avec l'ancien Monde y est frappant. Elle est beaucoup plus au Nord & à l'Est que toutes les anciennes Colonies ; &, comme une

grande partie de ſon territoire eſt détachée du continent de l'Amérique, & preſque par-tout environnée des eaux de l'Océan, elle offre toujours un abri sûr dans ſes vaſtes ports, dont elle poſſede un plus grand nombre qu'aucun autre pays de même étendue.

Quand cette Province appartenoit à la France, elle s'appelloit Acadie, & n'étoit ſuppoſée comprendre que la grande péninſule triangulaire qui forme la partie méridionale de la Colonie ; on n'y comprenoit point ce vaſte diſtrict qui en eſt ſéparé par la baie de Fundy, & qui, s'étendant au Nord du fleuve Saint-Laurent, eſt borné à l'Occident par la baie de Paſſamaquoddy & la riviere Sainte-Croix, & à l'Orient, par le détroit de Canſo & le golfe Saint-Laurent ; l'Océan atlantic bornoit toute la province du côté du midi. Cette Colonie s'étend depuis le cap Sable au quarante-quatrieme degré dix minutes de latitude ſeptentrionale juſqu'au quarante-ſeptieme degré de la même latitude ; elle a cent trente lieues du Nord au Sud & environ cent lieues de l'Eſt à l'Oueſt ; ſavoir, depuis le cap Sable juſqu'au cap Canſo, qui eſt ſon extrêmité la

plus orientale. Au centre eſt la baie de Fundy, dont la navigation doit être regardée comme de la plus grande importance pour ſon opulence & ſa proſpérité future.

La ſurface du pays offre de loin un tableau agréablement varié de collines & de vallées, ſans qu'on y rencontre à peine une montagne qui en interrompe la perſpective, particulièrement le long de la mer. Quand on s'en approche de plus près, on découvre ces belles & ſublimes ſcènes de la nature, ſi fort au-deſſus des productions faſtueuſes de l'art. D'immenſes forêts d'arbres auſſi anciens que le tems, qui portent leurs branches ſuperbes jusques dans les nues, couvrent par-tout la terre, & lui ſervent d'ornement. Leurs feuilles augmentent tous les automnes cette couche de mouſſe, de végétaux & de branches expirantes qui s'amaſſe depuis des ſiècles à leurs pieds; le ſoleil eſt incapable de pénétrer l'épaiſſeur de cette croûte conſolidée qui couvre partout la terre, & elle demeure toujours dans un état d'humidité & de pourriture, ce qui contribue beaucoup à augmenter l'âpreté de l'air en hiver. Les nuages, en paſſant ſur les collines dont nous avons parlé, ſe trou-

vent ſouvent arrêtés par les vaſtes forêts dont elles ſont couvertes & rempliſſent le pays d'eau. Chaque rocher fournit une ſource, & chaque ſource un marais de plus ou moins d'étendue, à proportion de la cauſe qui le produit : il eſt preſque impoſſible d'y voyager pendant l'été ; on ne l'entreprend ordinairement qu'au commencement de l'hiver, lorſque la gelée à déja donné à la terre une eſpece de ſolidité.

On ne trouve aucune montagne dans la péninſule, mais on y rencontre nombre de collines dont la douce pente eſt par-tout couverte de bois. De-là ſortent une infinité de ſources & de ruiſſeaux qui ſervent, non-ſeulement à orner & à fertiliſer le pays, mais qui ont formé dans ſon centre un grand lac qui a différens degrés de profondeur, & dont on connoît cependant fort peu de choſe, ſinon qu'il y a ſur ſes bords de vaſtes prairies ſuſceptibles d'être améliorées. La partie de la Province qui eſt au-delà de la baie de Fundy, & qui s'étend juſqu'au fleuve Saint-Laurent, s'éleve de même inſenſiblement, en s'éloignant de la mer, juſqu'au Canada ; mais il n'y a ce-

pendant guere de montagnes. Les terres en sont ordinairement fort bonnes, surtout à une certaine distance de la mer; le bois qu'elles produisent est dur, élevé & très-utile.

Il est remarquable que dans ces déserts sauvages, les animaux évitent précipitamment tous les endroits où ils découvrent les vestiges de l'homme, qui porte ordinairement par-tout la désolation, & inspire la terreur au reste des créatures. Il auroit été heureux pour le genre humain que les indignes passions qui sont propres à l'être le plus parfait de la création, & qui le déshonorent, aient été employées à poursuivre & à détruire les bêtes de proie, plutôt qu'à fomenter & à faire des guerres plus criminelles & beaucoup moins utiles.



CLIMAT ET SAISONS.

QUOIQUE ce pays ſoit, comme le Canada, ſujet à des hivers longs & rigoureux, auxquels ſuccèdent ſubitement des chaleurs exceſſives, & ſouvent plus grandes que celles que l'on reſſent en Europe dans les mêmes latitudes, il n'eſt cependant pas mal ſain. L'air en hiver y eſt généralement âpre & ſec, le ciel ſerein & ſans nuage, ce qui rend agréables tous les exercices convenables à cette ſaiſon.

Près de la mer, il y a de fréquens brouillards; mais ils ne s'étendent pas à une grande diſtance. On obſerve qu'ils s'élevent ordinairement dans les endroits contigus aux bancs où l'on pêche ſur la côte, & qu'ils ne produiſent point les effets malfaiſans des brouillards qui proviennent des rivieres ou des marais; ces derniers cauſent ſouvent des maladies dangereuſes aux perſonnes même qui jouiſſent de la meilleure ſanté, & une mort ſoudaine aux pulmoniques & aux aſthmatiques. Les raiſons de cette différence ſe trouvent ſans doute dans les cauſes

qui occaſionnent ces brouillards ; mais il ſeroit inutile d'entrer ici en des recherches minutieuſes à ce ſujet. L'hiver finit ordinairement par des pluies violentes, & les habitans goûtent rarement les douceurs du printems qui eſt en Angleterre la ſaiſon la plus agréable de l'année. Cette apparence de triſteſſe & de mort ſe change ſubitement en une ſcène plus brillante ; le manteau ténébreux qui enveloppoit le monde végétal tombe ; le pays ſe dépouille de ſon vêtement hideux, & offre en peu de jours un aſpect ſuperbe & une perſpective charmante ; la végétation étant extrêmement rapide ; la nature paſſe ſoudain d'une extrêmité à l'autre, d'une manière tout à fait inconnue dans les pays accoutumés à un changement graduel de ſaiſons. Et, quoiqu'il paroiſſe étrange, c'eſt cependant un fait, & un fait qui fournit une preuve évidente de la pureté de l'air, que les Européens & les autres étrangers ſont rarement affectés de ces changemens ſoudains.

Pluſieurs perſonnes qui ne connoiſſoient l'Amérique Septentrionale que par des ouï-dires, ont fait bien des conjectures, dont

quelques-unes ne ſont pas même probables, pour trouver les raiſons de la longueur de l'hiver & de l'âpreté de l'air, les véritables cauſes qui produiſent ces effets ſont la grande élévation de la terre, entre le Pole du Nord & les Colonies britanniques ſituées ſur l'océan atlantique, terre qui conſiſte en régions immenſes & inconnues, formées d'une chaîne prodigieuſe de montagnes eſcarpées toujours couvertes de neige; les vaſtes lacs, ou plutôt les mers d'eau douce qui forment une glace ſolide pendant la moitié de l'année, &, ce qui eſt une raiſon également bonne & peut-être meilleure encore l'extrême humidité du ſol. Comme les vents de Nord-Oueſt ſoufflent pendant neuf mois de l'année, & qu'ils paſſent ſur une vaſte étendue de déſerts froids & incultes, ainſi que ſur des montagnes couvertes de neige, & ſur de grands lacs, il eſt facile de concevoir qu'ils doivent être impregnés d'un grand nombre de particules extrêmement froides lorſqu'ils arrivent ſur les côtes de la mer. S'étendre davantage ſur ce ſujet, ne ſerviroit qu'à embrouiller ce qui eſt déja aſſez clair; les raiſons que nous venons de donner ſont ſuffiſantes pour déterminer

pourquoi l'hiver est plus long & plus rigoureux dans la Nouvelle Ecosse que dans les pays de l'Europe situés par des latitudes beaucoup plus élevées.

Il n'y a cependant pas de comparaison entre les froids de cette province & ceux de la Nouvelle Angleterre ; ils sont beaucoup plus grands dans cette derniere, puisque ses ports sont souvent gelés, chose qui n'arrive presque jamais dans la Nouvelle Ecosse.



PRODUCTIONS NATURELLES.

ON trouve ici toutes les différentes ſortes de bois qui croiſſent dans les provinces de la Nouvelle Angleterre. Mais malheureuſement il n'y a que très-peu de chêne blanc, ou il croît à une ſi grande diſtance de la mer, qu'on ne ſauroit en faire un article de commerce avec aucune perſpective de bénéfice : choſe d'autant plus fâcheuſe, que c'eſt le bois le plus profitable à l'Amérique, à cauſe des grandes demandes que l'on en fait dans les Indes occidentales.

Les forêts de pins que l'on ſuppoſe occuper les quatre cinquiemes des terres de la province ſont précieuſes, non-ſeulement à cauſe des mats qu'elles fourniſſent à la marine, des barres qui ſervent aux colonies à ſucre, & du bois de charpente, mais auſſi à cauſe du goudron, de la poix & de la thérébentine que l'on en tire, marchandiſes qui proviennent toutes de ces arbres utiles, & que la Nouvelle Ecoſſe pourra dans quelques années fournir à la mère-patrie, ſi elle reçoit cet encouragement

ment qu'un ministère sage sait accorder à une colonie utile & industrieuse. La méthode par laquelle on se procure ces articles est si simple, qu'il ne s'agit que d'avoir des terres pour pouvoir en faire plus ou moins.

Ce sujet est digne de l'attention la plus sérieuse du corps législatif ; puisque les Etats-Unis, tant qu'ils resterent sujets de l'Angleterre, fournirent toujours du goudron, de la poix & de la thérébentine à notre marine, & qu'ils sont à présent étrangers à tous égards. Ce ne seroit certainement plus une bonne politique de tirer de chez eux les marchandises que nos propres Colonies peuvent produire avec un peu d'encouragement ; &, quoiqu'il ne soit pas probable qu'elles en fassent jamais une quantité suffisante pour satisfaire à nos demandes, c'est cependant une perspective bien flatteuse de voir diminuer les pertes que nous aurions faites sans cela sur cette branche de commerce, dont la balance est considérablement contre la Grande-Bretagne.

Dans toutes les parties de cette Colonie, on trouve en abondance toutes les diffé-

rentes eſpeces de bouleau, de hêtre, d'érable & pluſieurs ſortes de ſapins, ainſi que nombre d'herbes & de plantes qui ne ſont point en Angleterre, ou qui y ſont inconnues. Entr'autres, il y a une quantité prodigieuſe de ſalſepareille & une plante dont la racine a la couleur, le goût & la vertu de la rhubarbe : on y voit auſſi le thé des Indes ou des montagnes, & le capillaire, herbe dont on fait à peu près le même uſage que des arbriſſeaux qui produiſent des fraiſes, des framboiſes & pluſieurs autres fruits agréables dont les bois ſont couverts au milieu de l'été : de tous ces fruits ſauvages, les ceriſes ſont les meilleures, quoiqu'elles ſoient plus petites que les nôtres, & qu'elles croiſſent en grappes d'une maniere aſſez ſemblable au raiſin. Il y a abondance de ſaſſaffras; mais l'arbre le plus utile aux habitans, eſt une eſpece d'érable, connu ſous le nom d'arbre à ſucre, parce qu'il donne une quantité conſidérable de cette précieuſe marchandiſe. Pour ſe le procurer, il faut, au printems, lorſque la ſève commence à pouſſer dans les végétaux, faire une inciſion à une certaine diſtance de la terre,

d'environ deux pouces de profondeur, dans le tronc de l'arbre, & par le moyen d'un robinet, le jus coulera avec rapidité dans un vaiſſeau que l'on placera pour le recevoir, & diminuera à meſure que le ſoleil inclinera vers l'occident. Cette liqueur qui, dans ſon état naturel, a un goût doucereux, n'a beſoin que d'être miſe ſur un feu lent qui ſépare du ſucre les parties aqueuſes; on met enſuite le ſucre dans des moules de terre ou d'écorce d'arbres. Il faut ſeize livres de jus pour faire une livre de ſucre, & on doit prendre ſoin de ne pas trop épuiſer les arbres. On n'en tire que vingt gallons des plus grands (environ 40 bouteilles), & on ne ſauroit renouveller cette opération deux fois pendant la même année, ſans courir riſque de perdre l'arbre, choſe à laquelle on ne fait pas aſſez d'attention dans ce pays-là.

Quand le ſucre eſt froid, il eſt d'un brun rougeâtre, tranſparent, & fort agréable au goût. On ne peut cependant le conſidérer que comme un article utile aux habitans de la province, & ils n'ont pas manqué de lui attribuer pluſieurs qualités réelles, ou imaginaires, comme médecine.

Parmi les productions naturelles de la Nouvelle Ecosse, il est nécessaire de faire mention des mines de fer. On croit qu'il est aussi bon ici que dans toute autre partie de l'Amérique. Le besoin & la pauvreté des réfugiés ne leur permettront pas, pendant bien du tems, de faire les expériences nécessaires pour s'assurer de sa bonté. Les soins qu'ils sont obligés de donner à l'agriculture & à la pêche, afin de s'assurer de leur subsistance, occupent à présent toute leur attention, & ils n'ont point le tems de faire des spéculations pour des progrès futurs, ou pour se procurer des avantages éloignés. Il n'y a cependant aucun doute que le fer que l'on fait ici ne devienne, dans quelques années, un article de commerce très-considérable.

Dans plusieurs endroits on trouve de la chaux; elle est extrêmement bonne, & on s'en sert à présent pour bâtir: elle est, outre cela, fort utile aux fermiers & aux propriétaires, pour engraisser leurs terres, l'expérience ayant démontré que c'étoit le meilleur engrais du monde.

ANIMAUX, ARBRES
ET
PLANTES IMPORTÉS.

Les animaux importés dans la Nouvelle Ecosse ne dégénèrent point. Les bestiaux y sont ordinairement fort grands, & les moutons sont préférables à ceux de la Nouvelle Angleterre; ils ont, ainsi que leurs cochons, une viande excellente; on éleve, à présent, de fort bons chevaux dans le pays. On y trouve, peut-être, les meilleurs chiens du monde, tant pour la force que pour l'utilité; les habitans les employent à toutes sortes de services, à porter les provisions de la maison, le bois de chauffage, &c. On y a planté quelques-uns des fruits les plus utiles & les plus communs de l'Europe; de sorte que la province produit actuellement, particulièrement à Annapolis Royale, & dans le pays entre Halifax & le bassin des mines, quantité de pommes, de poires, & quelques prunes, qui sont toutes excellentes, sur-tout les premières.

Les petits fruits, tels que les groſeilles, &c. y croiſſent en auſſi grande perfection qu'en Europe, & on peut en dire autant de toutes les eſpèces de légumes utiles & communs. Les habitans donnent la préférence aux pommes de terre, parce qu'elles ſont d'une plus grande utilité, dans un pays qui abonde en poiſſons, & il faut avouer qu'il eſt impoſſible d'en trouver de meilleures.

Le maïs ou bled d'Inde, eſt une production d'un climat beaucoup plus chaud, & quoiqu'on le plante dans ce pays-ci, il n'arrive jamais à plus des deux tiers de ſa groſſeur naturelle, circonſtance que l'on peut attribuer à la courte durée de l'été, ainſi qu'à la nature graveleuſe du ſol. Il eſt cependant ſi utile à l'homme & aux autres animaux, qu'il ſera toujours un objet digne de culture, comme il n'y a point de grain qui ſoit plus aiſé à élever, lorſque les terres ſont une fois défrichées, ou qui produiſe davantage, donnant ordinairement depuis ſept cents juſqu'à mille, & quelquefois douze cents pour un; outre cette production extraordinaire, il eſt auſſi remarquable pour la bonne nourriture que ſes tiges & ſes feuilles fourniſſent, en hiver, au bétail

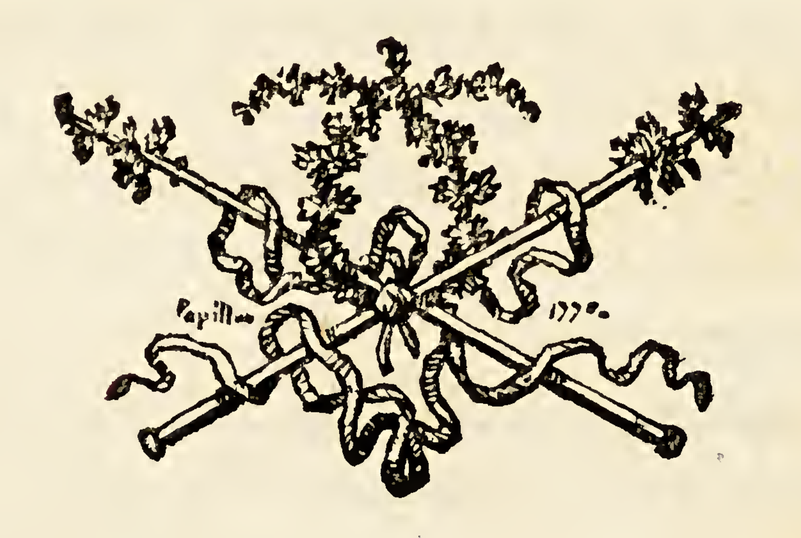
qui les mange de préférence aux autres végétaux.

Comme les autres branches des dominations du Roi en Amérique, seront mieux connues par la suite, & il faut espérer, gouvernées de manière à les rendre heureuses & florissantes en elles-mêmes, ainsi qu'utiles à la mère patrie, le corps législatif aura sans doute soin de prendre des mesures pour encourager la culture du chanvre & du lin, plantes très-propres au sol & au climat du pays, & qui doivent être des objets de la dernière importance à la Grande-Bretagne, si l'on considère qu'elles forment une partie essentielle des denrées employées non-seulement dans la marine royale, mais même par tous les vaisseaux marchands des trois royaumes.

Si on donne à ces objets l'attention qu'ils méritent, nous garderons chez nous, sinon toutes, au moins la plus grande partie de ces sommes immenses que nous avons jusqu'ici été obligés d'envoyer chez l'étranger pour acheter du chanvre, des voiles & de la toile.

Le tabac, plante dont on connoît assez l'usage peut aisément se cultiver dans la

Nouvelle Ecosse, comme il se cultive presque par-tout, dans le Canada, depuis le lac Champlain jusqu'à l'île d'Orléans, pour la consommation des habitans. Quand ce ne seroit que pour empêcher l'argent de sortir du pays, la culture du tabac devient un objet d'importance; mais le tems seul peut découvrir s'il sera jamais d'assez bonne qualité pour en faire un objet de commerce.



DANGERS SUR LA CÔTE.

CETTE province, comme nous l'avons déja obſervé, peut, avec juſtice, être conſidérée comme la première de l'Amérique, en fait de ſituation, qu'une puiſſance maritime, qui poſsède des établiſſemens dans les Indes occidentales, voudroit garder & améliorer, ſoit en tems de paix ou de guerre.

Toute la côte méridionale de la péninſule eſt une chaîne de ports, de baies, de rades & d'abris pour les vaiſſeaux. On peut aiſément s'en approcher, à cauſe de l'égalité de profondeur que l'on y trouve ; de ſorte que la bonté de ſes ports ajoute à l'importance de la Nouvelle Ecoſſe, & augmente ces avantages de ſituation pour leſquels elle eſt ſi redevable à la nature.

Les principaux dangers auxquels ceux qui veulent approcher la terre ſont expoſés, viennent de *brown's bank*, ou *George's bank*, banc fort large à une grande diſtance en mer, au Sud-Oueſt du cap Sable ; on dit qu'on l'a vu à ſec dans pluſieurs endroits,

ce qui eſt fort probable, puiſqu'il y a des perſonnes dignes de foi qui en ont trouvé où il n'y avoit que trois braſſes d'eau (1), c'eſt l'écueuil du monde le plus dangereux que l'on puiſſe rencontrer la nuit, ſur-tout en mauvais tems, quoiqu'heureuſement la profondeur de l'eau diminue graduellement.

Le ſecond danger ſur la côte, vient des îles aux Veaux marins (*ſeal Iſlands*), qui ſont ſituées à la hauteur du cap Sable, l'extrémité la plus au Sud-Oueſt de la province. Elles ſont d'autant plus dangereuſes, qu'on y trouve toujours des brouillards épais & de forts courans. Il s'y perd tous les ans pluſieurs vaiſſeaux.

Un troiſième danger, qui ne le cède en rien aux deux précédens, provient de l'île de Sable, qui eſt ſituée à environ trente-lieues au Sud-Eſt d'Halifax. C'eſt un grand banc de ſable preſqne de niveau avec la mer, & que l'on ne peut diſtinguer à une grande diſtance, même quand il fait beau tems. Il eſt étroit, mais long, & environné,

---

(1) Cette partie peu profonde eſt plus près du cap Code, à l'entrée de la baie de Boſton, que d'aucun autre endroit, à environ 50 milles à l'Eſt du Cap.

principalement au Nord-Eſt & au Nord-Oueſt, d'écueils terribles, de barres & de montagnes de ſable. Au milieu de cette île on trouve un étang ſpacieux d'eau ſalée, qui communique avec la mer, & dans lequel il y a abondance d'huîtres & de coquillages, ce qui ne fournit qu'une miſérable ſubſiſtance, aux perſonnes qui ont le malheur de faire naufrage ſur cette terre déſerte. Quand on s'en approche de plus près, on ne découvre que des collines arides de ſables, qui produiſent quelques arbriſſeaux, & qui ſervent d'habitations à un peu de bétail, & à quelques chevaux, depuis longtems devenus ſauvages.

Il y a très-peu de choſe à appréhender, quand on a une fois gagné la terre, les écueils que l'on peut alors rencontrer ſont viſibles & au-deſſus de la ſurface des eaux. D'ailleurs, l'expérience diminue tous les jours ces dangers, & ſur-tout les progrès que l'on a faits dans la navigation, entre leſquels l'invention de déterminer la longitude par l'obſervation des aſtres, mérite le premier rang, & a beaucoup facilité la compoſition des meilleures cartes, qu'aucune nation ou aucun ſiècle ait jamais poſſédées.

Les marées, dans la baie de Fundy, quoique régulières, ayant cependant de forts courans, & montant & baiſſant prodigieuſement, ont mal-à-propos fait croire à pluſieurs perſonnes, qui ne connoiſſent pas bien la côte, que la navigation en eſt difficile & dangereuſe en hiver, & les brouillards qui y prévalent dans cette ſaiſon de l'année, ont contribué à confirmer cette erreur. Il ſera donc néceſſaire d'élever des fanaux dans pluſieurs endroits, non-ſeulement pour aſſurer le commerce de cette province, mais auſſi les vaiſſeaux de roi qui ſont autant expoſés, en s'acquittant de leurs commiſſions dans ces parages, que les navires marchands. La nature a tellement marqué les places convenables pour ces fanaux, que l'obſervateur le moins expérimenté s'en apperçoit ſans peine. Il faudroit en élever un ſur la partie la plus occidentale du grand Manan, au Sud-Oueſt de la pointe de *Long-Iſland*, qui forme l'entrée de la baie de Fundy, il ſerviroit de guide, non-ſeulement aux navires qui viennent de la mer, mais auſſi à ceux qui reviennent des établiſſemens au fond de la baie, de la riviere Saint-Jean (*St. John)*, d'Annapolis-Royale & d'autres places.

On pourroit en placer un ſecond ſur l'île aux-Perdrix (*Partridge-iſland*), à l'entrée de la rivière Saint-Jean, ſituation auſſi propre à ce deſſein qu'à élever des ouvrages pour aſſurer la navigation de la rivière, couvrir le port, & empêcher la deſcente d'un ennemi.

Il en manque un autre ſur l'île aux Veaux marins (*Seal-iſland*), & c'eſt celui qui ſeroit le plus utile; puiſque le bien qu'il pourroit produire ſeroit d'une nature plus étendue : il ſerviroit également aux navires de toutes les nations que leur propre volonté, les accidens, ou l'ignorance, ameneroient dans les mers de l'Amérique.

Annapolis-Royale & *Port-Roſeway* (1), places où il y a déja des établiſſemens ſi conſidérables qu'elles menacent quelques villes des anciennes colonies de devenir leurs rivales, en fait de commerce, tireroient de grands avantages de ces fanaux, & quoiqu'elles ne ſoient pas capables d'en faire actuellement les frais, s'ils étoient élevés, elles pourroient les entretenir ſans cauſer la moindre dépenſe au gouvernement.

---

(1) On en bâtit actuellement un à *Port-Roſeway*.

Comme on forme un établiſſement conſidérable dans la baie de Chedabucto, à l'extrêmité la plus orientale de la province, il eſt abſolument néceſſaire d'élever un fanal ſur le cap Canſo ou dans les environs, non-ſeulement parce qu'on bâtit une ville dans ſon voiſinage, mais parce qu'il eſt environné d'écueils peu connus, & ſur-tout parce qu'il facilitera la navigation de la Nouvelle Ecoſſe, à l'île Saint-Jean, (*St. John's iſland*) au golfe Saint-Laurent & au Canada, par le moyen du détroit de Canſo, canal ou bras de mer étroit, qui ſépare l'île du cap Breton, du pays dont nous venons de parler.



PÊCHES.

SUR toutes les parties de la côte, & à différentes distances de la terre, il y a des bancs de plus ou de moins d'étendue, & sur lesquels il y a plus ou moins d'eau, en général depuis trente jusqu'à soixante brasses: on y trouve de la morue dans toutes les saisons & dans tous les mois de l'année, quelque chose qu'on ait pu avancer pour prouver le contraire. Il est vrai qu'on n'en prend pas toujours la même quantité, & que le poisson ne se tient pas toujours à la même hauteur; mais il n'abandonne jamais entièrement la côte. La méthode la plus commune, &, pour ainsi dire, la seule que l'on pratique ici, est celle qu'on appelle la Pêche de station, qui est faite par les habitans dans des petits bateaux. Dans l'été ils mettent en mer où ils restent depuis un & deux jusqu'à sept ou huit jours, salent le poisson qu'ils prennent, &, lorsqu'ils sont de retour, le font sécher sur des claies, le plaçant horisontalement à quelque distance de la terre, & prenant soin, quand il pleut,

de tourner la peau ou le dos en dehors pour l'empêcher de se gâter. Lorsqu'il est assez sec, on en fait des monceaux, & les habitans l'exportent comme un article de commerce, ou le gardent pour leur nourriture pendant l'hiver. Celle qu'on ne fait que saler & qu'on jette ensuite dans le fond de cale des bateaux pêcheurs, sans aucune autre préparation, est appellée *morue verte*; on vend très-peu de celle-là, & on n'en exporte point.

Le poisson frais n'a jamais été considéré comme un article de commerce; mais il est extrêmement utile aux habitans dont il fait la principale nourriture, ainsi qu'à ceux qui sont employés à la pêche.

On est d'abord étonné du nombre prodigieux de morues que l'on prend dans ces mers; mais on cesse de l'être, quand on considère que la gent aquatique est ordinairement formée de manière à produire immensément. La sagesse de la divine Providence paroît ici sous un aspect bien frappant, quand on compare le poisson innocent & utile, dont nous venons de parler, avec celui qui est ennemi de l'homme & de toutes les autres créatures.

Le

Le Réquin vorace, quoique grand, ne met au monde que cinq ou six petits vivans, & rarement plus de vingt; au contraire, un Naturaliste habile (1), ayant compté le frai de la morue, a trouvé qu'il contenoit plus de neuf millions d'œufs, dont chacun étoit capable de reproduire l'espece dans toute sa perfection.

Cette vaste profusion de la nature, si visible dans les mers de l'Amérique septentrionale, devroit nous apprendre à regarder l'Océan & ses différentes productions comme un bien commun à toute la terre; &, sur ces principes, les droits naturels du genre humain nous engageroient à penser que la pêche, en particulier, devroit être permise à toutes les Nations. Mais les Puissances maritimes (par lesquelles on doit entendre, non-seulement celles qui possedent des forces maritimes, mais celles qui ont, outre cela, des Colonies qu'elles ont établies à leurs dépens, & qu'elles soutiennent par leur soin & leur protection), connoissant son importance, ont, par des motifs de saine politique, exclu,

(1) M. Lewen-Hoeck.

pour ainſi dire, les autres Nations des bénéfices qui en proviennent : c'eſt ſur ces principes que l'Eſpagne, le Portugal & l'Italie, qui, à cauſe de leur grand nombre de Moines & la ſuperſtition de leurs habitans, pourroient au moins plaider la néceſſité, ſinon le droit d'avoir part à la pêche, ſont au nombre des pays qui en ſont exclus. La Grande-Bretagne profite ſagement de ſa puiſſance & de ſa ſituation pour réaliſer à ſes ſujets les bénéfices & les avantages de cette branche de commerce, qui, en nourriſſant pluſieurs milliers de ſes habitans, donne des richeſſes à l'Etat, & contribue grandement à faire fleurir le Royaume au-dedans, & à le rendre reſpectable au-dehors.

Depuis le milieu d'Avril, quand les pluies qui rompent la gelée, prévalent & mettent fin à l'hiver, il y a une conſtante ſucceſſion de poiſſons de toute eſpèce dans les ports & dans les baies. Le hareng paroît ordinairement le premier, & ſe mêle graduellement avec l'alôſe qui lui ſuccède ; on dit que cette dernière eſt auſſi bonne à ſaler & à ſécher que le ſaumon ; ces poiſſons remontent toujours en grand nombre juſ-

qu'au haut des criques & des rivières pour déposer leurs œufs aux chûtes & aux *rapides* qui les empêchent de remonter plus haut, & où on peut les prendre à foison avec des paniers. Les saumons arrivent peu à près, & continuent bons pendant un tems considérable ; on les prend ordinairement dans un filet tendu qu'il faut veiller, afin de voir quand ils s'y jettent. Ils sont en si grand nombre, qu'on pourroit établir plusieurs pêches pour les curer, & les exporter : on en a déja commencé une dans le bassin des Mines.

Le maquereau, & une autre espèce de poisson qui devient fort gros, peu connu en Angleterre, ou qui n'y est pas commun, entrent dans les ports, dès l'automne, en nombre prodigieux, pour se repaître des jeunes poissons des autres especes, qui gagnent les endroits peu profonds jusqu'à ce qu'ils soient assez forts & assez gros pour s'écarter davantage, afin de chercher leur subsistance.

Le dégât qu'ils commettent est inconcevable. En ouvrant un jour un de ces destructeurs, on lui trouva dans le ventre plus de cinq cens petits poissons, preuve

au moins d'un des moyens innombrables dont ſe ſert la Providence pour empêcher que les mers ne ſoient trop remplies d'habitans! On exporte une grande quantité de maquereaux aux Indes occidentales ; mais l'eſpèce de poiſſon vorace dont nous venons de faire mention, n'eſt bonne à manger que lorſqu'elle eſt fraîche.

On trouve abondance d'écreviſſes ſur toute la côte ; ce ſont ordinairement les Indiens qui ſe chargent de les attraper, & qui les portent au marché, dans leurs petits canaux. Les plies, les carrelets, les ſoles, les raies & les limandes y ſont par-tout dans la plus grande profuſion, & ne ſervent qu'à la ſubſiſtance des pêcheurs & des habitans.

Les Américains ont pris ſoin de ſe réſerver, par le dernier traité de paix, par la médiation puiſſante de la France, le droit de pêcher ſur les côtes & les bancs de cette Colonie, & de ſécher leur poiſſon dans les baies & les ports qui ne ſont pas habités. Ils ſe ſont ſervis de ce premier avantage ; pluſieurs de leurs vaiſſeaux y ont completté leur cargaiſon la ſaiſon derniere. Il eſt cependant probable qu'ils gar-

deront leur morue *verte*, non-seulement parce que les Loyalistes qui s'y réfugierent, sont déja en possession des meilleurs ports, mais parce qu'ils seroient sujets à rencontrer dans les autres les pêcheurs de station, & qu'il pourroit en conséquence s'élever des disputes; quoiqu'il faille rendre cette justice aux matelots des Etats-Unis, qu'ils ont, par leur conduite, dans toutes les occasions, montré un desir d'éviter de donner offense, ou de faire la moindre chose qui pût rappeller le souvenir des querelles passées. Au contraire, ils semblent vouloir les ensévelir dans l'oubli, & c'est peut-être pour cette raison qu'ils ont rarement mis leurs pavillons dans aucun des ports.

La pêche de la morue commence au mois de Mai dans la baie de Fundy, & ne continue que six semaines ou deux mois. Le poisson que l'on y prend n'est ni si bon ni en si grande quantité que celui qui se pêche en mer, ou même à l'embouchure de la baie, près des îles à Passamaquoddy; mais il est fort utile aux différens habitans qui sont déja établis, & à ceux qui commencent à s'établir dans les différens ports.

Rien ne ſauroit excéder les fatigues & les travaux des pêcheurs, durant la ſaiſon, à peine ont-ils le tems de ſe repoſer la nuit ou le jour; heureuſement pourtant la ſalubrité du climat, la ſimplicité de leur nourriture, qui conſiſte principalement en poiſſon, & plus encore leur exercice continuel, font qu'en général ils jouiſſent d'une ſanté parfaite.

Pour conclure, on peut aſſurer avec vérité que la pêche employa l'année dernière plus de dix mille hommes, & ſervit à en nourrir au moins trente mille.

On prit plus de cent vingt mille quintaux de poiſſon, dont environ 40,000 furent exportés. En les eſtimant au prix le plus bas, 13 chelins ſix deniers par quintal, ils fournirent une ſomme de 26,000 livres ſterlings, ou 624,000 livres tournois, ce que l'on doit conſidérer comme autant d'argent de gagné pour la Colonie, ſoit que le poiſſon ait été vendu ou échangé pour des marchandiſes dont les habitans avoient beſoin. Le calcul que nous venons de faire, qui eſt fort modéré, & que nous avons reſſerré dans des bornes très-étroites, afin de ne point être accuſé d'exagération, n'eſt rapporté ici que

pour faire voir ce que peut faire la Colonie, qui eſt encore dans un état foible & imparfait, & fournit des preuves inconteſtables que les pêches ſont des mines inépuiſables de tréſor, & qu'elles forment avec les bois les richeſſes naturelles du pays.



INDIENS.

POUR examiner régulièrement les productions du pays, & former un jugement de sa valeur, il sera nécessaire de parler des Indiens, avant de faire mention du grand objet de leur poursuite, *le commerce des peaux.*

Ignorans l'art de l'agriculture & celui du commerce ; excepté dans le sens le plus limité, c'est dans le plaisir & les fatigues de la chasse qu'ils trouvent leur nourriture & leurs vêtemens ; &, en donnant une idée de leurs mœurs de la manière la plus concise, nous éviterons les spéculations abstraites, les conjectures improbables, & les relations fondées sur des *ouï-dire.*

L'immense territoire qui est à présent devant nous, offre d'abord la perspective d'une sombre & épaisse forêt presque impénétrable, environnée de tous côtés par les eaux de l'Océan, entrecoupée de sources innombrables & de vastes marais qui, n'ayant jamais été cultivés, servent d'abris à plusieurs bêtes sauvages, & à un grand nombre d'ani-

maux utiles. Quand on l'examine de plus près, on découvre pluſieurs petites tribus ou de ſimples familles de l'eſpèce humaine, diſperſées ſur la côte, errant de place en place, vivant dans un état de guerre avec les bêtes des forêts, dépendant de leur deſtruction pour ſe procurer leur ſubſiſtance, ne s'attachant à aucune ſorte de culture, ou à aucun des arts qui ſont ſi néceſſaires aux aiſances & même à l'exiſtence de l'homme dans un état plus civiliſé.

Ce ſont les reſtes des anciennes Nations qui habitoient autrefois cette partie de la côte de l'Amérique ſeptentrionale, & qui, par leur paſſion pour la guerre, & leur attachement aux Colons François qui étoient établis parmi eux, s'étoient rendus formidables à tous ceux qui les avoient approchés. Cette paſſion, ſi indigne d'une créature raiſonnable, & qui dégénère ſouvent en barbarie, quand elle poſsède les hommes qui ſont dans l'état de nature, devenoit encore plus terrible par l'enthouſiaſme que leur inſpiroient les Prêtres, dont les dogmes, correſpondant trop ſouvent avec les ſentimens des Sauvages, irritoient leur férocité naturelle, & les excitoient

continuellement à répandre le ſang de gens qui, outre le crime d'être ennemis, étoient auſſi repréſentés comme hérétiques.

Heureuſement ces ſcènes ont diſparu ; le fanatiſme & le carnage ſe ſont évanouis en même-tems ; la rage des Indiens a diminué avec leur nombre, & rien n'engage à préſent leur attention que la chaſſe & la pêche, ce qui, à cauſe de leur conduite pacifique, eſt avantageux à la Colonie. Quelques-uns d'entr'eux ont, à la vérité, fait paroître du mécontentement, parce que le grand nombre de blancs qui s'eſt établi depuis peu dans la Province, a néceſſairement détruit quelques-unes de leurs meilleures terres pour la chaſſe qui étoient dans le voiſinage des ports qu'ils occupent ; mais leur foibleſſe, joint à leur prudence, les empêchera certainement de cauſer le moindre trouble.

Leur nombre, autrefois ſi formidable, eſt à préſent réduit à un tel point, qu'on pourroit ſans témérité annoncer que l'extinction de toute la race n'eſt pas fort éloignée, & on a ſouvent remarqué, avec vérité, qu'ils dégénèrent & diminuent toujours dans les pays habités par des Européens. On

ne doit cependant point attribuer cela aux guerres qu'ils ſe font entr'eux, ou qu'ils font aux autres Nations, puiſqu'il n'y en a pas eu depuis pluſieurs années. La cauſe de ce dépériſſement eſt l'uſage immodéré des liqueurs fortes de la plus mauvaiſe eſpèce, qu'ils achetent aux blancs, ou l'introduction de la petite vérole dans l'Amérique ſeptentrionale, qui a fait un dégât terrible parmi eux. Une petite quantité de liqueur ne les ſatisfait pas; ils en boivent toujours ſans eau juſqu'à l'ivreſſe, & alors ils ſont littéralement *enragés*. Cette coutume, ſouvent répétée, les affoiblit, les rend ſtupides, engourdit le ſyſtême nerveux, &, en irritant les organes de la génération, les affoiblit & les détruit, ainſi que ces ſentimens d'affection & d'amour qui attirent mutuellement les deux ſexes, & les réuniſſent, ſentimens dont les Indiens ne ſont nullement dépourvus, quand ils n'ont point l'habitude de s'enivrer. Il n'eſt cependant pas rare de voir des familles entières portant des marques de ce vice brutal, & ayant chaque muſcle de leur viſage fixé dans la ſtupidité calme de l'ivreſſe.

Leurs traits, quand ils ſont jeunes, ne

ſont pas en général déſagréables, particulièrement ceux des filles, qui ont de beaux yeux, de belles dents & de beaux cheveux; les hommes, après le mariage, & les femmes, quand elles ont eu des enfans, perdent ſoudainement leur air de jeuneſſe, & paroiſſent âgés & décharnés. Cette règle n'eſt pourtant pas ſans exception; car il y en a qui arrivent à un âge fort avancé, ce qu'on n'auroit point lieu d'attendre de la vie errante & expoſée qu'ils menent continuellement, & des maux qu'ils doivent conſéquemment endurer.

La petite vérole, maladie qui, dans notre hémiſphère, a ſi ſouvent été le fléau du genre humain, ne trouva que peu de réſiſtance de la part d'un peuple qui, avant ſa correſpondance avec les Européens, ne connoiſſoit d'autres maladies que celles qui proviennent des chaleurs ou des froids exceſſifs, & qui ne faiſoit uſage d'acun remède pour en arrêter les progrès; en conſéquence, elle a cauſé un ſi grand ravage, parmi les Indiens, qu'ils ſont perſuadés que c'eſt le mal le plus terrible qui puiſſe arriver au genre humain. Ainſi, de toutes ces tribus généralement connues ſous le nom

d'*Abénakies*, autrefois si nombreuses, & qui n'étoient pas moins puissantes, il n'en reste plus qu'onze ou douze cens des deux sexes, qui paroissent encore diminuer tous les jours, comme dans les autres parties de l'Amérique.

Les hommes sont forts & ont de gros os ; mais ils paroissent avoir des muscles plus petits que les Européens, & qui sont convenables à leur manière de vivre, qui demande plus d'agilité que de force. Ils sont d'une bonne hauteur ; car ils n'ont guère plus de six pieds, & sont rarement au-dessous de la taille médiocre. Leur teint, naturellement basané, devient encore plus brun, parce qu'ils sont continuellement exposés à l'air, & n'ont point coutume de se laver. Le rouge, dont ils avoient autrefois coutume de se peindre le visage, n'est plus à présent en usage, excepté au Canada, où il sert souvent à signifier la guerre, ou qu'on a dessein de la déclarer, & plus souvent encore d'ornement pour augmenter la beauté naturelle. Le rouge qu'ils estiment le mieux est le vermillon, comme étant le plus brillant & le plus durable.

Ils s'arrachent avec soin, quand ils sont

jeunes, les cheveux qu'ils ont ſur le devant de la tête, les poils de la barbe & des ſourcils, ainſi que de tout autre endroit du corps. La raiſon qu'ils donnent pour cette coutume, c'eſt, pour me ſervir de leur propre expreſſion, afin que les cheveux du derrière de la tête ne ſoient pas *affamés*, par les poils qui croiſſent ſur les autres parties du corps, quoiqu'elle ait peut-être pris naiſſance parmi leurs ancêtres qui ont trouvé qu'il étoit convenable d'arrêter les paſſages glanduleux, afin d'être moins ſujets aux incommodités du froid & de l'humidité de l'atmoſphère, auxquels, à cauſe de leur vie errante & vagabonde, ils ſont plus expoſés que les autres Nations. Leurs cheveux ſont toujours longs & noirs, ainſi que les cheveux & les yeux de tous les Indiens de l'Amérique ſeptentrionale.

Leur langage a un ſon très-fort à l'oreille; mais il eſt accompagné d'une douce reſpiration qui dégénère quelquefois en un bruit guttural pendant un moment, & enſuite continue tout doucement comme auparavant. Il eſt extrêmement expreſſif, & contient peu de mots, comme s'il provenoit d'une ſenſation vive & ſoudaine, des objets

visibles, qui les porte à exprimer, pour ainsi dire, en un moment, des idées qui nous demanderoient du tems & de la réflexion pour les représenter au naturel ; tandis que leur surprise, leur ignorance ou leur indignation fait naître des pensées & des expressions vives, étonnantes & sublimes, dont les personnes qui connoissent leur dialecte, pourroient donner mille exemples.

Nés & élevés dans le simple état de nature, ils sont extrêmement jaloux de leur indépendance. Comme ils croient que tous les hommes sont égaux, leur principale antipathie à une vie civilisée, vient de ce qu'ils observent parmi les Nations qui les appellent barbares, dont ils affectent de mépriser les corruptions & les fausses idées des choses : & rien davantage que le respect qu'elles montrent aux richesses, qui, à ce qu'ils remarquent avec beaucoup de justesse, sont souvent possédées par les plus indignes de l'espèce humaine.

On ne sauroit dire qu'il subsiste aucune forme de gouvernement parmi eux ; chaque petite compagnie ou tribu paie quelque déférence à un vieillard qui est consi-

déré à cauſe de ſa ſageſſe & de ſon expérience. Il parle dans toutes les occaſions où il s'agit de l'intérêt de la Communauté, le reſte obſervant pendant ce tems-là le plus profond ſilence : ſon diſcours eſt ordinairement décent, quelquefois pompeux & ampoulé, mais toujours ſenſé & débité avec gravité.

Ils profeſſent univerſellement la religion catholique romaine, & ils portent un petit crucifix pour emblême de leur foi. Cette notion de religion a aſſez d'influence ſur eux pour les faire venir en grand nombre, des endroits les plus éloignés de la Province, vers la rivière Saint-Jean, où un Prêtre de leur communion ſe rend tous les ans, du Canada, pour les baptiſer, les confeſſer & leur donner l'abſolution ; & il reçoit ordinairement en récompenſe un petit paquet de peaux du chef de chaque famille.

Leur ſubſiſtance dépend entièrement de la chaſſe & de la pêche, qui ſont les emplois de preſque toute leur vie, & auxquelles leurs canots ſont des meubles néceſſaires. C'eſt dans la conſtruction de ces bateaux, qu'un Indien déploie ordinairement toute ſon adreſſe. Il fait avec une coignée une

incision

incision perpendiculaire, d'un côté, dans l'écorce d'un bouleau fort gros, uni & sans nœuds, & dépouille graduellement & avec beaucoup d'art, l'arbre de son écorce. La plaçant ensuite par terre, il en coud habilement les deux extrémités, ainsi que les crevasses & les fentes qu'il y a pu faire en l'ôtant de l'arbre, avec des petites branches de sapin & de pin; sa femme est occupée pendant ce tems-là à couper de petits cercles d'un demi-pouce d'épaisseur, & de trois de largeur, pour servir de côtes & de membres au canot, & le fortifier; il les place en travers de distance en distance dans toute la longueur du canot; il y coud après cela, bien fortement, une espèce de sainte-barbe d'un pouce d'épaisseur, avec les mêmes matériaux, un clou lui servant d'aiguille, & il en couvre les coutures de résine fondue. Le canot est destiné à porter toute la famille, qui consiste en cinq ou six personnes, ainsi que des fusils, des munitions & du bagage; mais ce dernier article n'est pas fort incommode. Ce joli petit ouvrage, qui n'a que dix-huit pieds de longueur, deux de largeur, & un de profondeur; qui n'a ni quille, ni voile, ni gouvernail, & qui ne

pèſe que 80 ou 90 livres, ſert à les tranſporter d'un bord à l'autre de la baie de Fundy à ſon embouchure, navigation plus longue & plus dangereuſe que celle de Douvres à Calais.

Un canot, un fuſil, un tomahawk & quelques outils pour la pêche, forment toute la richeſſe d'une famille Indienne; les peaux que la chaſſe lui fournit ne ſont que trop ſouvent échangées pour du *rhum*, liqueur deſtructive de ſa race, & le poiſon de cette Nation.

Auſſi-tôt que leurs enfans naiſſent, ils les plongent dans l'eau froide pour les fortifier, & pour les endurcir. Après cela, ils les attachent ſur le dos à une planche d'environ deux pieds de longueur, leur laiſſant les bras, les jambes & la tête en liberté, & ils reſtent dans cette poſition juſqu'à ce qu'ils ſoient capables de marcher. La raiſon qu'ils donnent pour cette coutume étrange, qui eſt univerſelle parmi les Indiens, c'eſt que cela les fait croître droits & bienfaits; mais il y a une cauſe plus probable, c'eſt qu'il eſt plus convenable à la mère de porter ſon enfant de cette manière à travers les bois, où il cour-

roit des dangers continuels d'avoir les yeux crevés par les branches d'arbres, si elle le portoit autrement, ou que le canot pourroit se renverser, si on permettoit à l'enfant de mouvoir de côté & d'autre. Cette insensibilité au froid & aux autres duretés que l'on observe dans les enfans, même de l'âge le plus tendre, vient de cet engourdissement du systême nerveux que la coutume & la nécessité ont, après plusieurs générations, à la fin naturalisé & rendu tout à fait familier.

Pour conclure : que les hommes qui sont nés dans des climats plus heureux & au sein des nations civilisées, où, après avoir long-tems cultivé les arts & les sciences, on les a graduellement amenés à un état de maturité, ne tirent point de conséquences téméraires de ce que nous avons dit des mœurs & des coutumes de ces sauvages, & ne les regardent pas comme un peuple entièrement plongé dans la barbarie, ennemi des arts, & incapable d'amélioration : qu'ils considèrent, au contraire, que les traits les plus frappans, qui distinguent d'une manière si éminente, l'homme même dans l'état de nature, de l'animal irraisonnable, se trouvent d'une

manière particulière chez les Indiens. Les idées les plus parfaites du bien & du mal, de la ſubordination à l'Etre ſuprême, comme gouverneur de l'univers, & d'une ſoumiſſion à ſa volonté, ne ſont qu'une petite partie des connoiſſances qu'ils tiennent de la nature; en déplorant les ténèbres dans leſquelles ils ſont encore enſevelis, n'oublions pas qu'il n'y a pas bien des années que la plus grande partie de l'Europe étoit dans un état ſemblable, & que les moyens dont la divine Providence s'eſt ſervie pour délivrer tant de nations des chaînes de l'ignorance, ſont aujourd'hui auſſi capables de produire les mêmes effets, & pourront un jour, comme un ſoleil bienfaiſant, rompre & diſperſer ces nuages qui enveloppent encore le Nouveau-Monde, puiſqu'il ſe trouve dans les habitans, de la capacité & un deſir de s'inſtruire, ce qui peut contribuer à produire un événement ſi deſiré.



ANIMAUX.

Les animaux de cette province sont les mêmes que ceux du Canada, excepté le loup, que l'on trouve rarement dans la Nouvelle Ecosse. Entre les bêtes sauvages ou féroces, la première est l'ours. La chasse favorite des Indiens, est celle de cet animal, parce qu'elle leur procure du plaisir & du profit; il s'en faut de beaucoup qu'elle soit dangereuse. Il est ordinairement noir, & un peu timide en hiver, mais pas méchant. Pendant cette saison, étant fort gras, il se retire dans le tronc d'un vieil arbre, où, sans faire attention à rien, il dort continuellement, jusqu'à ce qu'on le force à quitter sa retraite, en lui tirant un coup de fusil, ou en faisant du feu sous lui. Au moment où il tombe on le tue, de crainte qu'il fasse du mal; mais si on ne le trouble point, c'est un animal qui est fort tranquille.

Le chat sauvage, quoique beaucoup plus petit, fait plus de peur aux hommes & aux autres animaux. Il ressemble beaucoup au chat domestique, dont il porte le nom, &

eſt de la taille d'un moyen chien. Les anciens l'appelloient linx, & il eſt fort connu en Sibérie. Il eſt plus gros que le chat ſauvage du Canada, eſt fort & féroce, a beaucoup de ſagacité, l'œil perçant, l'odorat fin, & l'ouie fort claire; il pourſuit ſa proie juſqu'au haut des plus grands arbres, & a même le courage d'attaquer l'homme quand il eſt pouſſé par la faim. Sa chair eſt bonne à manger; ſa peau eſt de prix, parce qu'elle eſt rare, & a un poil long, d'une belle couleur griſe, un peu bigarrée, & au ventre, tirant ſur le jaune.

Il y a ici deux ſortes de renards, qui ne le cèdent en rien, pour la ruſe & les autres qualités deſtructives, à ceux de leur eſpèce que l'on trouve dans les autres pays. Le plus eſtimé eſt celui dont la peau eſt d'un beau gris argenté, avec un long poil & bien garni, l'autre eſt à-peu-près comme le renard d'Angleterre; il ſe repaît de volaille, d'écureuils, & en un mot, de tous les animaux qu'il peut terraſſer; ces climats glacés ne laiſſant d'autre choix en hiver aux bêtes de proie que de détruire celles qui ne ſont pas capables de leur réſiſter. Le renard noir, le plus recherché de l'eſpece, ſe trouve rarement ici.

La souris (*mouse*), est une sorte de daim & peut-être le plus grand du monde de cette espèce, ayant depuis quatorze jusqu'à dix-sept mains de hauteur, & pesant depuis huit cents jusqu'à mille livres. Elle a les jambes fort longues, & un peu plus petites que celles d'un cheval. Le mâle a un bois proportionné à sa taille, de dix ou douze pieds d'un bout à l'autre. Quand il est chassé par les Indiens, il baisse son bois sur son dos; &, dans cette attitude, il a tant de force & de vélocité, qu'il casse les petits arbres & des branches assez grosses; on ne le chasse qu'en hiver, quand il y a une grande quantité de neige, & que sa surface est assez dure pour porter les hommes & les chiens; car pour-lors le *mouse*, à cause de sa pesanteur & de la finesse de ses jambes, s'enfonce à chaque pas, & est bientôt pris. La peau & la chair de ces animaux sont fort bonnes; & on peut se former une idée de leur nombre par ceux qui furent détruits l'hiver dernier, dans un seul district, montant au moins à quatre mille.

Il se trouve ici de deux ou trois espèces de putois, animal dont les qualités sont même passées en proverbe; ils ont tous une

peau belle, douce & luſtrée. La puanteur que l'on remarque dans cet animal, vient entièrement de ſon urine que la crainte, quand il eſt pourſuivi de près, lui fait ſouvent lâcher, & alors il eſt impoſſible aux hommes ou aux bêtes de l'approcher; la nature, en lui refuſant d'autres armes, lui ayant en récompenſe fourni ce moyen de pourvoir à ſa sûreté.

L'opoſſum eſt un animal fait comme nos rats, mais plus gros. Son poil eſt gris ou argenté. Il a un faux ventre, ou une peau qui lui pend au-deſſous du ventre, qu'il ouvre & ferme à plaiſir. Quand il eſt pourſuivi, il fait entrer ſes petits dans ce ſac, & les emporte avec lui. Les opoſſums ne ſont pas ſi communs ici que les rats dont les marais ſont remplis, & qui ſont ſur-tout remarquables par une odeur de muſc. Ces animaux ſont plus gros que nos rats, & reſſemblent beaucoup au caſtor. Ils ont la queue plate & marquetée; mais ſans poil, de grands muſcles, les pieds liés d'une peau, la couleur des rats ordinaires & pluſieurs de leurs qualités. Leurs peaux, quoique le poil en ſoit court, ſont aſſez eſtimées.

L'hermine eſt très-petite, mais ſuperbe;

elle a les yeux perçans, & elle meut avec vivacité. Sa peau eſt d'un grand prix, étant auſſi blanche que la neige en hiver, excepté la queue qui eſt noire. On ne voit pas ſouvent cet animal, & on ne le prend que rarement; & c'eſt apparemment à cauſe de ſa rareté qu'on le demande moins ſouvent que le martinet ou la zibeline, dont les peaux ſont très-belles & ordinairement d'un brun foncé, & quelquefois (mais rarement) tout à fait noires. Ces animaux, étant fort timides, ſe trouvent toujours dans les endroits les plus retirés des forêts, il y en a un plus grand nombre au Nord de la Province au-delà de la baie de Fundy, & leurs peaux ſont des plus eſtimées.

Le porc-épic ſe trouve dans la même partie de la Colonie, mais c'eſt un animal trop connu & trop inutile, pour qu'il ſoit néceſſaire d'en faire la deſcription. Il y a abondance d'écureuils de différentes eſpèces, & ils procurent bien du divertiſſement à ceux qui aiment la chaſſe.

Le veau-marin, quoique de nature amphibie, mérite notre attention comme animal terreſtre; car c'eſt ſur la terre qu'il prend naiſſance, & il s'y tient plus que ſur

l'eau. Ces animaux ſuivent les harengs dans toutes leurs courſes, en dévorent une grande quantité, & ſe retirent à terre pour dormir; quand on leur coupe le paſſage vers l'eau, (ce qui n'arrive point ſouvent, car il y en a toujours un qui fait ſentinelle) ils ſe battent, & jettent des pierres avec force pour éviter d'être pris ; mais ils ſont ordinairement tués dans ces engagemens.

Il y en a une quantité prodigieuſe dans la baie de Fundy au printems, & on pourroit y établir une pêche de quelque étendue pour ſe procurer leur huile qui eſt préférable à celle de la baleine; leur peau eſt auſſi fort eſtimable pour pluſieurs bonnes qualités, & l'uſage que l'on en fait dans pluſieurs manufactures.

Le caſtor, dont la peau ſert à tant d'objets utiles, eſt un animal timide ; mais ſociable, & il a une intelligence ſurprenante. Il eſt d'un brun foncé, ayant un poil dru, beau & luſtré. Sa forme approche plus de celle d'un cochon d'Inde, que d'aucun autre de nos animaux quadrupèdes. Ses pieds de derrière ſont joints par une peau, comme ceux des oiſeaux aquatiques; ceux de devant ſont forts, & armés de griffes poin-

tues, pour creuſer & pour bâtir, & ſa queue plate & ſans poil a environ neuf pouces de longueur & cinq de largeur. Il eſt extrêmement fort, comme on peut le voir par la conſtruction de ſes os & de ſes muſcles, & on doit faire mention de la vie ſingulière qu'il mène dans ſon état naturel.

Avant l'hiver, ces animaux s'aſſemblent en grandes troupes pour bâtir leurs habitations qui ſont toujours ſituées près de l'eau pour y être plus en sûreté, & ſe procurer plus aiſément leur ſubſiſtance. S'il n'y a point de lac dans le voiſinage, ils cherchent l'endroit le plus profond d'une rivière ſur laquelle pend un grand arbre; ils l'abattent ſur-le-champ, & le placent en travers du courant de la rivière. Ils n'ont pour cela que les quatre grandes dents que l'on remarque dans pluſieurs autres animaux; après s'être procuré de la même manière pluſieurs bâtons de différentes grandeurs, & les avoir placés obliquement vers le courant de l'eau, & contre le tronc de l'arbre abattu, ils les entrelaſſent enſemble avec des branches, & les couvrent enſuite de terre qu'ils apportent ſur leurs queues,

& l'arrangent artiſtement parmi ces bâtons avec leurs pattes de devant.

L'eſprit ſe perd dans l'étonnement, en conſidérant cet édifice, bâti de concert, lorſqu'il eſt fini. On voit une vaſte chauſſée, peut-être de trente toiſes de longueur, & de quatre ou cinq d'épaiſſeur, élevée ſans bras au milieu d'une rivière. On s'imagineroit que c'eſt l'ouvrage des hommes pour quelqu'objet utile ; mais ce qui ſuit, va découvrir les ouvriers. Leur habitation eſt bâtie ſur cette chauſſée : elle eſt faite de terre bien cimentée enſemble & de forme ronde, contenant pluſieurs appartemens, & elle a depuis un juſqu'à trois étages, à proportion du nombre d'habitans qui doivent l'occuper. Elle eſt impénétrable à la pluie & au vent, mais elle a deux portes, l'une ſur terre qui ſert à faire entrer les proviſions qui ſont ordinairement des branches de peuplier & de ſureau, & l'autre dans l'eau pour s'échapper, ſi cela eſt néceſſaire. Le plancher de leur maiſon eſt couvert d'herbe ou de branches, & eſt toujours tenu fort propre. La place où ils mettent leurs proviſions eſt pleine de petites branches placées régulièrement qui

leur servent de nourriture, quand il fait mauvais tems, parce qu'alors ils ne sortent que fort rarement.

Il n'y a point d'animaux qui aiment mieux leurs petits, & ces derniers leur en témoignent toujours leur reconnoissance. Quand le castor est grand, il n'abandonne jamais ses parens, & les vieux ou les infirmes que l'on prend, donnent des preuves évidentes qu'ils ont été nourris, ou par leurs descendans, ou par toute la communauté.

Cet animal, à qui on cherche tant à ôter la vie, semblable à l'Indien qui le détruit, s'éloigne de plus en plus des blancs, & devient tous les jours plus rare. Dans quelques siècles, on ne le connoîtra plus que comme la créature solitaire qui porte son nom en Europe : son amour pour la société le fera borner toutes ses vues à sa propre conservation, & il faut que le luxe fasse ses efforts pour découvrir un nouvel objet capable de satisfaire son goût pour la nouveauté.

Le caribou, quoique moitié plus petit que la souris (ou *mouse*), a généralement été confondu avec elle. Les naturels du pays croient que c'est la meilleure espèce

de daim qu'il y ait en Amérique; il eſt fort timide, & on le voit rarement. Il n'y a qu'une vaſte plaine au Nord-Eſt de la rivière Saint-Jean où on ſoit sûr de le prendre; car on n'en trouve que fort peu dans la péninſule, ou près d'aucun établiſſement.

La loutre, qui eſt aſſez connue en Europe, eſt un animal vorace, qui ſe nourrit principalement de poiſſons, & qui n'habite que ſur le bord des rivières, ou des étangs. Elle eſt plus grande que la loutre angloiſe, plonge avec facilité, & reſte long-tems ſous l'eau; elle a le poil long, beau & d'un brun foncé. La bonté de la peau de ces animaux engage ſouvent les Indiens à en faire les objets de leurs chaſſes, & ils en trouvent ordinairement un grand nombre.



COMMERCE DE PEAUX.

Ce fut le malheur d'une Puiſſance voiſine, quand elle poſſédoit des Colonies dans l'Amérique ſeptentrionale, d'avoir des Miniſtres que l'ignorance, les préjugés ou l'avarice rendit inſenſibles aux vrais intérêts de leur patrie & de ſes Colonies. Ils ſacrifièrent la ſûreté des unes & la proſpérité de l'autre à une branche de commerce momentanée qui rapporta, à la vérité, pendant un tems, beaucoup de richeſſes & un grand revenu; mais qui n'avoit point de fondemens ſolides pour ſa continuation, ce qui fait ſeul le mérite de tout genre de commerce, & peut le rendre utile à une Colonie.

Ce fut le commerce de peaux qui, malheureuſement abſorbant toute leur attention, les empêcha d'encourager convenablement l'agriculture qui, dans un nouveau pays, eſt la ſeule protectrice aſſurée contre les maux préſens & à venir.

Le peuple, craignant de devenir eſclave d'une nobleſſe altière & fainéante, & qui

poſſédoit déja d'immenſes diſtricts de terres, & ayant devant les yeux la terreur de l'oppreſſion religieuſe & civile, ne fut que trop porté à ſeconder les vues du miniſtère, & à ſuivre la chaſſe avec ardeur pour obtenir des peaux, lorſqu'il auroit dû être occupé à la culture des terres : c'eſt ainſi qu'une Colonie, qui, par ſa ſituation & ſes avantages locaux, auroit pu ſervir de boulevard aux îles françoiſes dans les Indes occidentales, devint un fardeau à la mère-patrie, long-tems avant qu'elle fût attaquée & priſe.

Que les autres Etats agiſſent plus ſagement, en voyant le réſultat d'une ſi mauvaiſe politique. Ce n'eſt point le profit immédiat que l'on retire d'une branche favorite de commerce que l'on doit conſidérer, ſpécialement ſous un point de vue national, mais les conſéquences probables qui pourront en réſulter. Pour placer ce ſujet dans un plus grand jour, ſuppoſons que tous les habitans de la Nouvelle Ecoſſe, au lieu d'abattre du bois, de défricher les terres, & d'étendre leurs pêches, ne s'attachent qu'à la chaſſe, afin de ſe procurer des peaux : on demande ce qu'il en réſultera ?

tera ?

tera? La réponse est bien simple ; ils pourront, pendant peu de tems, lever un revenu considérable, & la Province sera probablement capable de se maintenir pendant ce tems-là ; mais à la fin, la mère-patrie se trouveroit appauvrie, en soutenant tant de fainéans, & la Colonie elle-même seroit ruinée.

Il faut donc abandonner entièrement ce commerce à lui-même, comme toutes les tentatives que l'on fera pour l'augmenter (si elles ne sont pas entièrement bornées aux Indiens), ne tendront qu'à causer proportionnellement une diminution de travaux plus utiles. Il est cependant raisonnable de le regarder comme la troisième source de commerce, quoique la moins importante, que la nature a accordée à la Nouvelle Ecosse ; mais il ne faut point souffrir que ce commerce vienne en concurrence avec les pêches, ou les autres avantages qu'on peut tirer des bois, & encore moins avec l'agriculture, qui, jointe aux deux derniers moyens, est suffisante pour rendre cet établissement un des plus utiles & des plus florissans que l'Angleterre ait encore possédé.

Par le moyen de la rivière Saint-Jean & des autres rivières qui se déchargent dans la baie de Fundy vers sa source, les Indiens seront en état d'apporter leurs peaux de toute cette partie de la Colonie, située entre la péninsule & le fleuve Saint-Laurent. Le gibier y abonde ; &, comme les naturels du pays sont les plus propres à ce genre de trafic, les avantages en seroient plus considérables, si on faisoit un grand chemin de la source de la rivière Saint-Jean à Quebec ; & si on envoyoit des personnes intelligentes pour examiner ces districts (comme ils ne sont guère fréquentés, pas même par les Indiens) pour trouver une situation propre à y former un établissement, afin d'empêcher que ce commerce ne prenne son cours vers l'Ouest, ce qui pourroit fort bien arriver, s'il y avoit des rivières navigables de ce côté-là.

Les monopoles ont de tout tems été nuisibles à l'industrie, & encore plus au commerce. La moindre restrainte qu'on mettra sur celui-ci ne servira donc qu'à lui nuire, au lieu de lui faire du bien ; &, semblable à une plante laissée sur son sol naturel, si on l'abandonne à lui-même, il

ne manquera pas de faire de plus grands progrès. En un mot, il eſt impoſſible de ſpécifier tous les avantages que la Province peut en recevoir : on peut ſeulement aſſurer que c'eſt une choſe qui, quoique d'ailleurs capable d'amélioration, eſt dans le cas, par la perſévérance des habitans à trafiquer à des conditions raiſonnables avec les Indiens, de devenir très-avantageuſe à la Grande-Bretagne & à la Colonie elle-même.



NOUVEAUX ÉTABLISSEMENS, VILLES ET PORTS.

LA ſituation de ce pays, conſidérée ſous tous les points de vue, eſt beaucoup plus avantageuſe à la Grande-Bretagne que celle d'aucune autre Colonie ſur le continent de l'Amérique ſeptentrionale, ſoit par rapport à ſa proximité avec le Canada, Terre-Neuve, le cap Breton, l'île Saint-Jean & les Pêches; ou parce qu'il eſt moins éloigné de la mère-patrie qu'aucune autre Province de l'Amérique; mais ſur-tout à cauſe de l'excellence & du nombre de ſes ports, criques & baies; à quoi on peut ajouter la facilité avec laquelle il peut fournir à nos îles, de concert avec le Canada, toutes les différentes eſpèces de bois, de bétail, de poiſſon, de proviſions ſalées & de farine qu'elles achetoient autrefois des Colonies révoltées, étant capable de les donner à meilleur compte que ces dernières, tant qu'on permettra aux ſages loix établies pour la navigation, dans cet empire, d'agir comme elles ont fait juſqu'ici.

Plusieurs personnes, ignorant la nature de ce pays-là & de ceux dont nous avons parlé, qui sont encore au pouvoir de la Grande-Bretagne, & d'autres, aveuglées par leurs préjugés, s'en sont formées une idée bien désavantageuse, & les ont représentés comme indignes de l'attention du Gouvernement. Ils ont aussi assuré qu'il n'y en a qu'une très-petite partie propre à la culture, ou qui soit susceptible d'amélioration.

Il sera suffisant d'observer à ces personnes-là que, quoique, par le traité provisionnel conclu sous la puissante médiation de la France, on ait accordé aux Etats-Unis de vastes districts auxquels ils n'avoient point auparavant la moindre prétention, il en reste cependant encore d'excellens, & qui, si on les ménage avec jugement, sont capables de procurer de plus grands avantages à la Grande-Bretagne, que ceux qu'elle a jusqu'ici retirés de ses anciennes Colonies. Entr'autres choses, on doit se rappeller qu'au midi de la Nouvelle Ecosse, il y a très-peu de ports qu'on puisse comparer à ceux de cette Colonie, si toutefois il y en a même un seul, excepté celui de *Rhode-Island* qui est certainement le meilleur des

Etats-Unis : tous les autres ont quelque défaut essentiel, soit en fait de situation, leurs villes étant ordinairement à une trop grande distance de la mer, ou à cause des bans & des autres écueils qui se trouvent à leur entrée.

La province du Maine (1), nom de cette partie de la côte, qui est située à l'Est de l'Etat de *New-Hampshire*, & qui joint à la Nouvelle Ecosse, fut cédée aux Américains par le dernier traité de paix, quoiqu'on la regardât communément comme dans les limites de cette dernière Province. Elle est mal peuplée; mais elle contient d'assez bons ports où il y a des établissemens. C'est de-là que les habitans de la Nouvelle Angleterre tiroient autrefois tout le bois qu'ils envoyoient aux Antilles, qui étoit coupé par les moulins à scie de Mechios & des autres places, & qui forment la plus grande partie du commerce des Colonies à l'Est.

(1) Il n'y a peut-être pas de pays au monde qui produise de meilleur bois de charpente de toute espèce, pour la construction des vaisseaux, ainsi que pour les mats & les vergues, ce qui en rend la perte d'autant plus grande.

En décrivant les différens ports & établiſſemens, & en faiſant nos obſervations, il ſera plus convenable de commencer à l'endroit d'où part la ligne qui forme les limites de la Province; continuant enſuite jusqu'au fond de la baie de Fundy, nous reviendrons par le côté occidental dans une direction contraire; &, après avoir examiné les places les plus dignes d'attention ſur la côte méridionale de la péninſule, nous étendrons nos remarques juſqu'à l'extrémité la plus orientale de la Province.

On ſuppoſe que la ligne de ſéparation commence ſur la côte de la mer au quarante-cinquième degré 10 minutes de latitude ſeptentrionale, & au ſoixante-ſixième degré cinquante minutes de longitude occidentale, en plaçant le premier méridien à Londres, à l'île du Grand-Manan, qui eſt ſituée à deux lieues du continent du côté ſeptentrional, à l'entrée de la baie de Fundy, & qui a pluſieurs petites îles ou rochers du côté méridional, qui forment un port, où, dans certaines ſaiſons de l'année, on peut faire la pêche de la morue & de veaux marins. L'île eſt par-tout couverte d'excellens bois; mais elle n'eſt point

habitée, il n'y a que quelques Indiens qui y débarquent de tems en tems. Elle a quatorze milles de longueur & neuf de largeur ; elle eſt fort eſcarpée de tous côtés; mais elle a un ſol excellent & capable de récompenſer ceux qui ſe donneront la peine de le cultiver : on ne ſait cependant pas encore ſi elle doit appartenir à l'Angleterre ou à l'Amérique.

A dix milles de cette île eſt une vaſte & profonde baie qui retient encore ſon nom Indien de Paſſamaquoddy, qui a nombre d'îles à ſon entrée de différentes dimenſions, ſur la principale deſquelles, appellée *Campo Bello*, il ſe trouve pluſieurs établiſſemens de *Loyaliſtes*, & quelques terres cultivées.

Il eſt impoſſible de trouver de meilleurs ports que ceux qui ſont dans la baie, & ils ſont également propres au commerce des Indes occidentales, à la pêche & à la conſtruction des vaiſſeaux. La facilité d'y conſtruire des chantiers & des navires eſt évidente, puiſque, dans le voiſinage de la baie, il y a par-tout abondance de bon bois de charpente, que la marée y baiſſe & monte conſidérablement, &, quoique la variation n'y ſoit pas ſi grande que dans

la rivière de Saint-Jean & dans les autres places plus enfoncées dans la baie de Fundy, cela contribue à rendre ſa ſituation préférable, ſi on conſidère la conſtruction des vaiſſeaux comme l'objet principal qui mérite l'attention des *Loyaliſtes.*

Le haut de la baie de Paſſamaquoddy ſe termine par une rivière appellée Sainte-Croix, qui ſe diviſe en trois branches, & ces branches, faiſant des angles conſidérables entr'elles, ont cauſé des diſputes entre ceux qui étoient nommés pour fixer les limites des deux pays, comme la ligne devoit être tirée depuis la ſource de cette rivière, & qu'il n'eſt point encore décidé laquelle de ces trois branches on doit appeller la ſource. Les terres ſituées ſur leurs rives ſont, non-ſeulement bonnes, mais la qualité ſupérieure du bois qu'elles produiſent, doit engager la Grande-Bretagne à diſputer ſérieuſement chaque pouce de terre auquel elle a droit.

Saint-Andrews eſt une belle ville, bâtie par les *Loyaliſtes*, ſur la rivière dont nous venons de parler, compoſée de ſix cens maiſons, dont la ſituation, quoique bien choiſie, eſt cependant trop éloignée de la

mer; &, outre ce désavantage, il n'y a que six pieds d'eau dans le port au plus haut flux. Il n'y a point de place dans la Province, comme nous l'avons déja observé, mieux située pour la construction des navires. Ses habitans ont la pêche de la morue à leurs portes, & ont l'avantage singulier de n'être jamais incommodés par les brouillards (1) qui sont fréquens dans d'autres endroits de la côte, pendant plusieurs mois de l'année. Saint-André & ses environs contiennent plus de trois mille ames, & il n'y a point de gens sur le continent plus capables d'être utiles par leur industrie, à proportion de leur nombre.

Beaver est un petit port à trois lieues à l'Est de Passamaquoddy, habité par environ huit cens réfugiés, qui y ont bâti une ville, dont la situation paroît bien choisie pour la pêche, si leur port n'étoit pas exposé aux vents du Sud qui prévalent & sont violens sur cette côte.

Depuis Beaver jusqu'à la rivière Saint-

---

(1) Les îles nombreuses situées dans la baie rompent & dissipent les brouillards, & les font lever en forme de vapeurs.

Jean, dix lieues à l'Eſt Nord-Oueſt, la terre paroît haute & pleine de rochers, avec une bonne côte, ſans écueils, mais qui n'a qu'un ſeul port capable de donner un abri aux vaiſſeaux contre toute ſorte de vents. A la hauteur de la rivière Saint-Jean, eſt une petite île élevée, pleine de rochers, & couverte de bois, près de laquelle il faut que les vaiſſeaux paſſent en entrant dans le port, & en ſortant; &, comme elle eſt ſituée à une fort petite diſtance du continent, elle eſt également propre à protéger la rivière contre un ennemi, & pour l'élévation d'un fanal pour diriger les vaiſſeaux qui paſſent dans la baie, parce qu'on la voit à pluſieurs lieues de diſtance.

La ville eſt bâtie ſur le côté oriental du port, à deux milles de l'île aux Perdrix (*Partridge-Iſland*), qui, étant ſituée à l'entrée de la rivière, arrête l'impétuoſité de la mer, & la met à l'abri de tout vent.

La rivière qui eſt à un mille au-deſſus de la ville, étant reſſerrée entre des rochers qui bornent conſidérablement ſon étendue, quoique fort profonde, a une grande chûte, particulièrement dans les hautes marées. Quand la mer eſt à la hauteur

de douze pieds dans le port, les chûtes ſont faciles, peuvent ſe paſſer pendant vingt minutes, & la rivière eſt navigable depuis cet endroit juſqu'à ſoixante-dix milles plus haut pour des vaiſſeaux de 80 & 100 tonneaux. Dans le tems des inondations ou des grandes pluies & de la fonte des neiges, ce qui arrive ordinairement depuis le milieu d'Avril juſqu'au commencement de Juin, les chûtes ſont tout à fait impraticables aux vaiſſeaux qui veulent remonter la rivière (1), parce que la marée ne monte pas aſſez haut pour être de niveau avec elles, & que le courant rapide qui en ſort continuellement à travers le port dans cette ſaiſon de l'année, empêche ſouvent les vaiſſeaux d'y entrer, à moins qu'ils n'aient un vent favorable.

La ville contient plus de deux milles mai-

(1) A ſoixante mille de la mer, la rivière ſe joint à un vaſte réſervoir ſitué du côté oriental, & que l'on appelle le grand lac. Sa profondeur varie, & il eſt navigable juſques dans la rivière dont le reflux augmente ſa profondeur de quatre pieds ; il y a de bonnes terres ſur ſes bords, & il eſt bien fourni de poiſſons : on y a dernièrement découvert des mines de charbon ſupérieures à celles du cap Breton, & dont on a envoyé des échantillons à Tarytown.

sons dont plusieurs sont grandes & spacieuses ; &, comme elle est bâtie sur une langue de terre qui est presque environnée de la mer, sa situation est extrêmement agréable. Les rues en sont fort régulières, ont depuis 50 jusqu'à 60 pieds de largeur, & se croisent à angles droits, dans des lignes qui répondent aux quatre vents cardinaux, chaque maison ayant 60 pieds de face sur 120 pieds de profondeur, ce qui fait qu'elle peut devenir une des plus belles villes du Nouveau Monde, sur-tout lorsqu'on considère qu'elle est bâtie sur une coline facile qui s'éléve graduellement depuis la mer.

Il n'y a point d'endroit du côté septentrional de la baie de Fundy, qui possède des avantages égaux à celui-ci pour devenir une place universelle de commerce ; la rivière s'enfonçant beaucoup plus avant dans le pays qu'aucune autre de la Province, & ayant sur ses rives de vastes districts de terre qui ne le cèdent en rien à aucun autre de l'Amérique pour y élever du grain & du bétail, tandis que ses forêts abondent en bois de charpente, ce qui rendra cette Colonie capable de faire un commerce avec les Indes

occidentales, & de devenir la rivale de la Nouvelle Angleterre pour la bâtiſſe des vaiſſeaux, principale branche de commerce de cette dernière avant la rébellion. Quand les terres qui ſont ſur le bord de la rivière, ſeront défrichées, choſe qui fait un progrès rapide entre les mains des Loyaliſtes, on pourra élever dans cette partie de la Nouvelle Ecoſſe un grand nombre de beſtiaux pour ſa conſommation, & pour l'exportation (1).

Entre les avantages que poſsède cet établiſſement, on ne doit point conſidérer comme le moindre que l'on y ait importé, beaucoup de richeſſes & un grand nombre de Négocians reſpectables de *New-York*, après l'évacuation de cette ville. Leur induſtrie & leur perſévérance l'ont orné d'un grand nombre de belles maiſons. Son port a pluſieurs quais & magaſins excellens, & ſes habitans ſont déja en poſſeſſion de

---

(1) Cette aſſertion a des fondemens très-ſolides. Les grands progrès dans l'agriculture qu'a fait en un très-petit nombre d'années, la Colonie Canadienne de Maugerville, à 50 milles en remontant la rivière, confirme ce que nous venons d'avancer de la manière la plus évidente.

soixante vaisseaux dont quelques-uns servent au commerce des Indes occidentales, & les autres à la pêche de la baleine & de la morue. La plus grande partie du commerce de peaux qu'il peut y avoir de ce côté de la Province, doit naturellement prendre son cours vers cette place, puisqu'il n'y a point d'autre rivière navigable qui entre fort avant dans les terres, excepté la rivière Saint-Jean. A 50, 60 & 70 milles de la mer, on y trouve de fort bons mats pour la marine royale, jusqu'à 32 pouces de diamêtre (1), qui sont rassemblés au-dessous des chûtes, & ensuite envoyés en Angleterre par des personnes nommées par le Gouvernement.

Le port a depuis sept jusqu'à dix brasses de profondeur, avec un bon fond, & une excellente côte pour débarquer les marchandises & pour suiver ou réparer les vais-

---

(1) C'est certainement une mauvaise politique de prendre tous les sapins pour l'usage du Gouvernement, sans rien accorder aux propriétaires des terres sur lesquelles ils croissent, parce que cela les empêchera de donner leurs soins à la conservation des grands arbres.

ſeaux du premier rang (1). Vis-à-vis la ville, de l'autre côté du port, eſt un petit établiſſement appellé Carleton, bâti & habité par des Loyaliſtes, parmi leſquels il y a un nombre conſidérable de charpentiers qui ont déja donné des preuves de leur talent à bâtir des navires, tandis que la vaſte quantité de bois de charpente que l'on trouve ſur les bords de la rivière, & qui eſt auſſi bon que celui de la Nouvelle Angleterre, ou d'aucune autre Province de l'Amérique, démontre, non-ſeulement qu'ils ont bien choiſi leur ſituation, mais, outre cela, le bénéfice que cette place retire de la bâtiſſe des vaiſſeaux.

Aux avantages dont nous venons de faire mention, on peut ajouter celui de la population qui paſſe dix mille ames, entre leſquelles ſont pluſieurs régimens qui ont été réformés à la fin de la guerre dernière, & qui ſont, non-ſeulement reſpectables à

(1) Semblable à la plupart des autres ports de la Nouvelle Ecoſſe, cette place ne gèle jamais; &, quand la glace ſe briſe au-deſſus des chûtes, la force du courant la réduit tellement en pièces, qu'elle ne fait jamais aucun tort aux vaiſſeaux qui ſont au-deſſous.

cauſe

cause de leur nombre & de leur induſtrie, mais auſſi parce qu'ils forment une barrière à la Colonie pour la protéger contre les ſujets des Etats-Unis. Il y a une petite fortereſſe appellée le fort Howe, qui défend la ville, mais elle n'eſt point capable de ſoutenir une attaque régulière, parce qu'elle n'a point d'ouvrages avancés.

La rivière contient pluſieurs îles qui nourriſſent même à préſent grand nombre de beſtiaux, de ſorte que, quand les terres ſeront défrichées, on pourra élever beaucoup plus de bétail qu'il n'en faut pour la conſommation des habitans, le ſol étant fort bon, & ſuſceptible d'amélioration.

A douze lieues plus avant dans la baie de Fundy, à l'Eſt-Nord-Eſt de la rivière Saint-Jean, eſt un petit établiſſement appartenant aux Loyaliſtes, qui ſe nomme Quako. Il contient ſix cens perſonnes qui ont fort prudemment dirigé toute leur attention vers l'agriculture, leurs terres étant généralement fort bonnes, tandis qu'ils n'ont aucunes places pour ſervir d'abri aux vaiſſeaux, ſurtout lorſque les vents de Sud prévalent. Il abonde en bois de charpente de toute eſpèce, & le pays eſt rempli de gibier.

A onze lieues à l'Eſt de l'établiſſement dont nous venons de parler, la baie de Fundy qui a juſques-là beaucoup de profondeur, & depuis ſix juſqu'à quinze lieues de largeur, ſe trouve ſoudainement diviſée par la terre en deux bras différens, dont le plus grand, qui s'appelle le baſſin des Mines, prend ſon cours directement vers l'Eſt, pendant l'eſpace de près de 80 milles. Le flux & le reflux de la mer y ſont plus ſenſibles, à meſure qu'ils s'avancent, & forment même une profondeur de 70 pieds d'eau (1) au fond de la baie, où il y a pluſieurs rivières qui s'enfoncent conſidérablement dans la Province. Il y a autour de ces rivières pluſieurs établiſſemens qui contiennent plus de quatre mille habitans. Les terres des environs du baſſin des Mines ſont très-bonnes, & produiſent du bois de char-

(1) Ce grand flux fait que pluſieurs rivières, tant ſur cette branche que ſur la branche ſeptentrionale de la baie, ſont navigables juſqu'à une grande diſtance; ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que les courans du golfe Saint-Laurent à *la Vert-Bay*, ne s'élèvent que de huit pieds, & cependant elle n'eſt qu'à vingt milles de-là étant ſéparée du baſſin des Mines par une langue de terre.

pente, particulièrement du côté du Sud, & ainsi jusqu'à Halifax, dont elles sont éloignées de plus de quarante milles. L'autre bras est appellé la baie de Chignecto (1), qui prend son cours vers le Nord-Est, depuis l'endroit où commence la séparation, & continue pendant l'espace d'environ cinquante milles, recevant les eaux de plusieurs rivières, dont l'une est assez considérable, & est appellée Petudiac, où l'on trouve un établissement de deux mille Loyalistes, qui paroît faire des progrès. Il s'offre plusieurs avantages aux personnes qui sont obligées de s'établir dans cette Province, & qui ne veulent point se borner au commerce; mais qui desirent s'appliquer à l'agriculture & à élever des bestiaux, les terres qui sont au haut de la baie étant fort bonnes, & ayant autrefois été cultivées par les anciens Colons François distingués par le nom de *Neutres* (2), dont

(1) On y a découvert des huîtres que l'on exporte à présent dans plusieurs endroits.

(2) Ces gens, descendus des anciens Colons François, étoient graduellement augmentés au nombre de plusieurs milles, défrichant de grands districts de terre, & élevant de nombreux troupeaux. Ils vécurent pendant plusieurs

l'induftrie a été couronnée d'un fuccès rarement plus grand dans les Colonies méridionales, & on ne fauroit douter que ceux qui en font actuellement poffeffeurs ne les rendent bientôt affez floriffantes pour

---

années dans la plus grande amitié avec les Indiens, les deux Nations contractant des mariages entr'elles, & ne formant, pour ainfi dire, qu'un feul peuple. Malheureufement pour eux, en prenant parti dans toutes les querelles qu'il y avoit entre la France & la Grande-Bretagne, ils devinrent l'objet du reffentiment de cette dernière Puiffance, qui, les ayant affemblés fous différens prétextes, en fit tranfporter un grand nombre dans les autres Colonies, où plufieurs d'entr'eux moururent de chagrin & de vexation. Cette action, affez cruelle d'elle-même, le paroiffoit encore davantage, parce qu'elle étoit exécutée en conféquence d'ordres pofitifs de la part d'une Nation que fes ennemis mêmes regardoient comme généreufe. Faifons attention à cet événement. Les terres dont les *Neutres* avoient ainfi été arrachés, devinrent défertes, & toutes les tentatives pour les repeupler avortèrent jufqu'à ce qu'une foule de gens, habitant ces mêmes Colonies où les *Neutres* avoient été bannis, furent chaffés d'une manière à peu près femblable, à caufe de leur attachement à la Grande-Bretagne, & obligés de cultiver ces terres que les premiers avoient abandonnées, comme fi c'étoit le deffein de la Providence de marquer d'une manière évidente l'injuftice d'une grande Nation, & de donner au genre humain une leçon de modération & d'humanité.

exciter la jalousie de leurs voisins de la Nouvelle Angleterre. Il y a un petit fort autrefois appellé Saint-Laurent (1), & actuellement le fort Cumberland, bâti sur l'Isthme, qui joint la péninsule au continent, & qui, quoique fort peu important, pourra, lorsque la Colonie aura fait des progrès, être regardé comme la clef de la Nouvelle Ecosse, & la défendre contre une invasion. En descendant ensuite la baie de Fundy, par le côté occidental, on ne trouve point de port jusqu'à près de la rivière Saint-Jean, où est Annapolis-Royale (2), qui a un des plus beaux ports du monde, à l'abri de tous vents, dont l'entrée est entre deux caps ou promontoires, ayant depuis vingt jusqu'à trente brasses d'eau. Cette entrée a près

(1) Il fut attaqué au commencement des troubles de l'Amérique; mais le parti qui étoit chargé de cette entreprise fut repoussé comme il le méritoit, & entièrement défait.

(2) Quand cette place étoit entre les mains des François, elle étoit fortifiée, & s'appelloit Port-Royal, étant destinée pour former la capitale de la Province. A la paix d'Utrecht, elle fut cédée à la Grande-Bretagne, & fut appellée Annapolis-Royale, en honneur de la Reine Anne. Ses fortifications sont actuellement fort peu de chose.

d'un mille de largeur, & il y a un fort courant, quand la mer monte ou baiſſe; le rivage eſt ſi profond, qu'un vaiſſeau peut placer ſon beaupré entre les rochers, & être dans dix braſſes d'eau. Auſſi-tôt après avoir paſſé le détroit, eſt un vaſte réſervoir appellé le baſſin d'Annapolis, capable de contenir un nombre conſidérable de vaiſſeaux de toutes grandeurs, d'environ vingt milles de circonférence, à l'abri de tous vents. Sur ce baſſin eſt une ſuperbe ville, appellée Digby, bâtie par les Loyaliſtes: ſa ſituation eſt fort bien choiſie, tant par rapport à la pêche, que pour tous les genres de commerce convenables à la Province. Il y a auſſi quelques Allemands, de ces troupes auxiliaires qui vinrent en Amérique pendant la guerre, qui forment un petit établiſſement à l'embouchure de la rivière *Bear*, près de Digby. Du baſſin à Annapolis-Royale, il y a environ douze milles, ſur une rivière profonde & étroite, qui a un grand flux & reflux: ſes deux rives ſont bien peuplées & bien cultivées dans pluſieurs endroits. Il y a une petite île entre le baſſin & la ville qu'on pourroit aiſément fortifier, de manière à commander entiè-

rement la navigation de la rivière, parce que tous les vaiſſeaux qui montent & deſcendent, ſont obligés de s'en approcher : depuis l'arrivée des Loyaliſtes, au nombre de 2500, la ville eſt ſix fois plus grande qu'elle n'étoit auparavant ; les terres des environs ſe défrichent avec rapidité, ayant reçu une augmentation de population, ſans exemple dans tout autre tems. Les habitans s'occuperont probablement à élever du bétail ; comme ceux qui étoient ici avant la guerre élevoient les plus grands & les meilleurs beſtiaux de la Province, ils étoient auſſi bons que dans aucune autre place de l'Amérique, excepté à *Rhode-Iſland* & dans le Connecticut (1) ; de ſorte qu'ils ſeront capables dans peu de tems, avec les habitans de la rivière Saint Jean, de fournir tout le bétail néceſſaire aux Indes occi-

(1) Ceux qui ont vécu pendant pluſieurs années au bord de la rivière Annapolis, ſont certains, que lorſqu'ils auront plus d'occaſion de croiſer la race de leurs beſtiaux avec ceux des autres pays, ils égaleront ceux des deux Etats ci-deſſus mentionnés ; il ſemble que le tems n'eſt pas éloigné, lorſque les habitans de la Nouvelle Angleterre ſe repentiront d'avoir chaſſé pluſieurs de leurs bons fermiers.

dentales. Le mouillage à la hauteur de la ville eſt fort bon, ainſi que du côté de la rivière; le fort qui défend l'entrée du port, eſt aſſez important; mais il n'eſt pas capable de ſoutenir long-tems une attaque du côté de terre.

En paſſant au Sud-Oueſt d'Annapolis-Royale, on trouve la baie de Sainte-Marie, qui eſt fort profonde, & qui commence à prendre la forme d'un établiſſement; les terres qui l'environnent ſont par-tout couvertes d'excellens bois de toute eſpèce; &, comme les Loyaliſtes qui y ſont établis, ont quelques vaiſſeaux, ils ont déja envoyé pluſieurs cargaiſons dans différens ports, quoiqu'ils n'aient commencé à former l'établiſſement que depuis l'évacuation de *New-York*. Depuis la baie de Sainte-Marie, la côte eſt ſituée au Nord & au Midi. Son extrêmité la plus méridionale eſt expoſée aux vagues de tout l'Océan de l'Oueſt, & paroît fort rompue & déchirée; tandis que les îles aux Veaux-Marins, de la ſituation dangereuſe deſquelles nous avons déja fait mention, ſont en vue de la terre, & offrent une perſpective déſagréable, même quand il fait un tems modéré, à cauſe des nom-

breux courans qui les environnent (1).

Il y avoit un nombre considérable de personnes d'établies avant la guerre dernière, à cette extrêmité de la péninsule, sur une petite rivière (2), où il y a une ville appellée Yarmouth. Elles s'étoient appliquées avec succès à la culture des terres, & avoient même fait quelque progrès à la pêche de la morue, lorsque la prise de leurs vaisseaux par les Républicains arrêta pendant un tems leurs efforts de ce côté-là. Elles les ont depuis renouvellés, &, à l'aide de quelques Loyalistes, elles font un commerce de poisson, de gros bois, de bled & de bestiaux, principalement de moutons, avec Halifax. Les terres du voisinage, qui ne paroissoient pas trop bonnes au premier coup-d'œil, s'améliorent depuis quelques années avec rapidité ; de sorte qu'il y a très-peu de places dans la Province qui promettent davantage, à proportion du nombre d'habitans.

(1) On ne sauroit répéter trop souvent la nécessité d'y faire élever un fanal.

(2) La rivière de Tuschet, au 43e degré 44 minutes de latitude septentrionale, & au 65e 50 minutes de longitude Ouest.

Depuis l'extrêmité méridionale de la péninſule, la côte s'étend preſque à l'Eſt-Nord-Eſt & à l'Oueſt-Sud-Oueſt, avec très-peu de variation, juſqu'au cap Canſo, qui forme ſon extrêmité la plus orientale, près de l'île du cap Breton, & qui contient, dans un eſpace d'environ trois cens milles, nombre d'excellens ports à une petite diſtance les uns des autres tout le long de la côte. Il ſera cependant à propos de faire mention des établiſſemens les plus conſidérables, ſoit par rapport à leur bonté, à l'étendue de leur population, ou au progrès qu'ils ont fait dans l'agriculture & dans le commerce.

La première place, à l'Eſt des îles aux Veaux-Marins, qui ſoit digne d'attention, eſt la ville de Barrington, qui contient environ quatre mille habitans, dont la plupart y étoient établis avant la guerre, & qui s'occupent principalement de la pêche & du cabotage, auxquels leur ſituation eſt fort convenable, puiſque c'eſt l'établiſſement de la Province le plus au midi. Son port eſt fort petit, & quelquefois d'aſſez difficile accès; &, comme les terres des environs ne ſont pas des meilleures, cela a engagé les Loya-

liſtes qui ſont venus s'y établir à ne point borner leur attention à l'agriculture. Mais leur nombre n'eſt encore que peu conſidérable.

A ſix lieues, au Nord-Eſt de la baie de Barrington, eſt la ville de Shelburn, bâtie au Port-Roſeway au quarante-troiſième degré quarante-ſept minutes de latitude ſeptentrionale, & au quarante-cinquième degré ſeize minutes de longitude occidentale de Londres, habitée peut-être par la plus nombreuſe Colonie dont aucune Nation puiſſe ſe vanter dans les ſiècles modernes (1). Il n'y a point en Amérique de meilleur port; il y a par-tout ſix & ſept braſſes d'eau depuis la mer juſqu'à la ville, la diſtance étant de huit milles, ſans preſque aucun flux ou reflux; tandis qu'une île qui en ferme l'entrée, le met à l'abri de tout danger, de ſorte que les vents ne peuvent cauſer aucun dommage aux navires qui y ſont mouillés.

La ville eſt peut-être une des plus grandes

(1) La population de Shelburn & de ſon voiſinage eſt de 30,000 ames; avant la guerre elle ne paſſoit pas 50 perſonnes.

qu'il y ait dans le Nouveau-Monde. Elle contient près de trois mille maiſons bâties régulièrement. Elle a quinze rues en lignes droites du Nord au Sud, & trente de l'Eſt à l'Oueſt, qui croiſent les premières à angles droits. Le nombre de ſes habitans eſt de 13,000. Vis-à-vis Shelburn, eſt la ville de Birch, peuplée par environ 1400 nègres de la Nouvelle York, dont les travaux ont été extrêmement utiles aux blancs, en faiſant baiſſer conſidérablement le prix de la main-d'œuvre, & de différens matériaux qui ſont le produit du pays. Les terres y ſont fort améliorées, & ont, dans pluſieurs endroits, produit de belles moiſſons de bleds, d'orges & d'avoines, ainſi que de légumes & de petits fruits, tels que des groſeilles, &c. On peut voir les bons effets de poſſéder un grand capital, par le nombre de navires qui appartiennent aux Négocians, qui eſt à peu près égal à celui d'Halifax, étant au moins de trois cens voiles, dont pluſieurs ſont employées à la pêche de la baleine, un plus grand nombre dans celui des Indes occidentales, & le reſte à la pêche de la morue, ſur les bancs qu'il y a ſur les côtes de la Province. Les pilotes qui ont

été employés par les flottes angloises, dans l'Amérique septentrionale, pendant la guerre, sont établis près du port, entre la mer & la ville. Le Gouvernement prenant en considération combien ces gens-là s'étoient rendus odieux aux rebelles, leur a accordé la demi-solde leur vie durant, mesure également juste & nécessaire, la plupart d'entr'eux possédant auparavant des terres dans les Etats-Unis. Il n'y a point de Loyalistes qui aient fait de plus grands efforts pour rendre leur situation agréable. Tout le pays, pendant l'espace de plusieurs milles, est extrêmement peuplé, principalement sur la rivière *Indian*, cinq milles à l'Est du Port-Roseway, qui est remarquable pour une pêche extraordinaire de saumon, où il y a de vastes districts de terres défrichées qui produisent du bled & de l'orge excellent.

La rivière admet seulement des vaisseaux qui ne tirent pas plus de douze pieds d'eau, & les nouveaux Colons ont élevé sur ses rives trois moulins à scie qui travaillent nuit & jour pour les Négocians de Port-Roseway, qui embarquent continuellement pour les Indes occidentales du bois de charpente

de ces moulins & de deux autres qui ſont au-deſſus de Shelburn. Il y a une crique à cet endroit qui communique avec un grand lac d'eau douce qui eſt à pluſieurs milles de diſtance. Les terres qui ſont ſur ſes bords, ſont capables de nourrir grand nombre de troupeaux, & contiennent pluſieurs belles forêts de hêtre, d'érables, de ſapin, de pin & de chêne rouge; pluſieurs Loyaliſtes, convaincus de la fertilité du ſol, ſont employés à défricher les bois, & à en faire des meubles. Il y a deux égliſes à Port-Roſeway, l'une pour les Presbytériens, & l'autre pour ceux qui ſont de l'Egliſe Anglicane. Toutes les proviſions fraîches y ſont à aſſez bon compte, la viande de boucherie valant à peu près 4 deniers ſterlings la livre, & la farine & le pain à proportion. Il y a pluſieurs hangars & magaſins pour débarquer & ſerrer les marchandiſes, le commerce des habitans étant conſidérablement augmenté depuis dix-huit mois, ſur-tout avec les Antilles. Au-deſſous de la ville, & du même côté du port, les terres contiguës à la mer, ont été diviſées en portions de cinquante arpens; de ſorte que les proprié-

taires ont bâti un grand nombre de vaiſſeaux dont la plupart ſervent à la pêche, & dont quelques-uns ſont de 250 tonneaux. Il y en avoit 70 ſur les chantiers au mois d'Octobre dernier, & on conjecture qu'ils en ont bâti 400, depuis l'évacuation de New-York, dans cet établiſſement ſeul.

Le port Matoon ou Gambier eſt ſitué ſept lieues à l'Eſt de la rivière Jordan, & eſt à neuf lieues de Shelburn. Il ne fournit qu'un aſſez mauvais abri à quelques bateaux pêcheurs qui appartiennent à d'autres places : il n'y en a que trois dans l'endroit, & fort peu d'habitans. Dans ſes environs, le ſol y eſt rempli de roches & de pierres, & eſt le plus aride de toute la Province, ne produiſant que quelques légumes, & paroiſſant peu capable d'être cultivé. Un des régimens (1) qui a ſervi avec diſtinction pendant la guerre de l'Amérique, commença ici un établiſſement, & y bâtit une ville vers l'automne de l'année 1783, &, malheureuſement pour ces gens-là, la ſaiſon étoit alors trop avancée, & conſéquemment la terre

(1) La Légion Britannique commandée par le Lieutenant-Colonel Tarleton.

couverte de neige, ce qui les empêcha d'observer la nature du sol jusqu'au printems suivant. Leur ville étoit alors composée de plus de trois cens maisons, & contenoit plus de huit cens habitans. Ces derniers, voyant l'apparence des terres, & que leurs espérances étoient trompées, cherchoient les meilleurs moyens de se transporter dans d'autres endroits, lorsqu'un feu (1) qui

(1) L'été de 1784 avoit été extrêmement sec, & on vit plusieurs feux dans différentes parties des bois, qui en consumèrent de vastes étendues dans presque toutes les directions, occasionné ou par la négligence des Indiens ou celles des blancs qui travailloient dans les bois, & qui n'éteignoient point leur feu, la terre étant aussi très-sèche, & couverte de mousse & de bois mort. Une pauvre femme à Guysburg (nom que les Loyalistes avoient donné à cette place) fut innocemment la cause de ce malheur. Quand le feu fut une fois allumé, il se répandit avec tant de rapidité, & brûla avec tant de furie, qu'il ne fut point possible de l'arrêter. Il détruisit en peu de minutes presque toutes les maisons, forçant les habitans de se retirer avec précipitation dans l'eau, tandis que l'un d'entr'eux, plus malheureux que les autres, périt dans les flammes. Il n'y eut presque aucuns de leurs animaux domestiques qui échappèrent. En un mot, cet élément terrible ne produisit jamais une destruction plus complette ; & si on n'avoit pas sur-le-champ dépêché un vaisseau de Roi d'Hallifax, pour leur

réduisit

réduisit la ville en cendre, ainsi que leur bétail, leurs meubles & leurs vêtemens, remplit la mesure de leurs maux, & les rendit tout à fait misérables. Depuis ce tems-là, le port Matoon n'a que très-peu d'habitans, & il ne formera jamais un établissement d'importance. Ceux qui ont souffert par l'incendie, se sont la plupart retirés à la baie de Chedabucto, à l'extrêmité la plus orientale de la Province, situation plus digne de leur mérite, & qui leur promet quelque consolation au milieu de leurs souffrances.

Liverpool est un petit port, mais il est sûr & commode, peut recevoir des vaisseaux depuis 250 jusqu'à 300 tonneaux, & n'est pas à plus de trois lieues à l'Est du port Matoon. Il y a long-tems que cet établissement est formé, & il a fait des progrès considérables. Au-dessus de la ville, est une petite rivière qui s'enfonce fort avant dans la campagne. Ses vaisseaux sont pour la plupart employés à la pêche, & à faire un

porter des provisions, il y auroit eu une famine à laquelle très-peu d'entr'eux auroient pu se soustraire. A son arrivée, il les trouva sans habitation, sans argent & même sans pain.

commerce de beſtiaux & de proviſions avec Halifax, Shelburn & d'autres places. Les habitans, dont les établiſſemens s'étendent beaucoup au-deſſus de la ville, ont été conſidérablement augmentés par l'arrivée de quelques Loyaliſtes du port Matoon & d'autres places; de ſorte que leur nombre eſt à préſent de près de 1200, qui ſont fort actifs & induſtrieux.

Lunenburgh eſt une belle ville & une Colonie reſpectable, fondée par des Allemands, dans l'année 1763. Elle eſt à 70 milles au Nord-Eſt de Shelburn, & à 36 au Sud-Oueſt d'Halifax, place à laquelle elle fournit du bois de chauffage, ayant nombre de petits vaiſſeaux employés à ce commerce & à la pêche de la morue. Elle envoie auſſi du bois de charpente aux Antilles, & il n'y a point de place dans la preſqu'île, malgré la mauvaiſe apparence du ſol, qui, pour le commencement d'un établiſſement, ſoit dans un état ſi floriſſant, excepté les deux dont nous venons de faire mention. L'induſtrie & la perſévérance l'ont fait fleurir, tandis que la ſimplicité des mœurs de ſes habitans qui, juſqu'à ce jour, ſont demeurés incorruptibles, les ont rendus chers à tous leurs voiſins.

Les terres des environs de Lunenburgh sont fort améliorées, & on peut compter que le nombre d'habitans, qui, dans l'origine, étoit de trois milles, est à présent trois fois plus considérable.

Le Have est un établissement dont nous aurions dû faire mention, avant de parler de celui de Lunenburgh. Il y avoit, avant la guerre, sur les bords de la rivière, un grand nombre d'habitans dans de petits hameaux détachés qui sont considérablement augmentés; il paroît que sa situation est bonne pour faire un commerce de poisson & de bois avec les Indes occidentales.

Halifax, capitale de la Nouvelle Ecosse, & le Siège du Corps législatif, est situé au 44e degré 40 minutes de latitude septentrionale, & au 63e degré 30 minutes de longitude occidentale de Londres, presqu'au centre de la péninsule, du côté méridional, à trente-six lieues au Nord-Est de Shelburn; cette ville est bâtie du côté occidental d'un port sûr & spacieux, qui est à l'abri de tous vents, à douze milles de la mer, & où mille navires peuvent mouiller sans craindre le moindre danger. On y a bâti un grand

nombre de hangards fort commodes, qui reçoivent toujours douze & dix-huit pieds d'eau pour faciliter le chargement & le déchargement des vaiſſeaux. Les rues de la ville ſont régulières, ſe croiſant à angles droits, & s'élevant graduellement depuis le bord de l'eau juſqu'au ſommet d'une colline, qui eſt bien fortifié; mais cependant pas ſuffiſamment pour réſiſter à une attaque régulière. Pluſieurs gros Négocians réſident dans cette place, & ont un grand nombre de vaiſſeaux qui font un commerce floriſſant avec l'Europe & les Indes occidentales. Cette Colonie fut fondée par la Grande-Bretagne en 1754; &, malgré la pauvreté du ſol, elle a atteint un degré de ſplendeur qui donne lieu d'eſpérer qu'elle égalera les premières villes des Colonies révoltées; elle doit cette grandeur ſoudaine à la dernière guerre qui y a porté beaucoup de Loyaliſtes, & aux ſoins de la mère-patrie, tellement que depuis dix ans ſa population eſt augmentée du double.

Il y a une place de carénage, petite à la vérité, mais excellente pour les vaiſſeaux de la marine royale qui ſont en ſtation ſur cette côte, ou qui ont occaſion de ſe

radouber, de prendre de l'eau, du bois ou des provisions fraîches, en allant ou revenant des Indes occidentales. Elle est toujours bien munie de matériaux pour la marine, & les vaisseaux de ligne s'y réparent avec la plus grande facilité, sans courir le moindre danger. Plusieurs batteries de canons commandent le port, particulièrement celles qui sont placées sur l'île Georges, qui, étant fort élevée & escarpée, & au milieu du canal, un peu au-dessous de la ville, est bien située pour enfiler les vaisseaux dans toutes les directions, parce qu'il faut qu'ils en passent fort près, avant de pouvoir lui causer aucun dommage.

Au-dessus de la place du carénage, qui est vers la partie la plus élevée de la ville, il y a un grand bassin, qui communique avec le port, de près de vingt milles de circonférence, & capable de contenir toutes les flottes de la Grande-Bretagne, qui y seroient à l'abri de tous vents, il n'y a qu'un canal étroit qui conduise au port, comme nous l'avons déja observé. On trouve autour du bassin nombre d'établissemens détachés, appartenant à des Loyalistes ; on s'imagine que les terres plus éloignées de

la mer ſont en général meilleures que celles qui ſont près d'Halifax ; mais il faudra du tems pour déterminer ſi leurs travaux auront du ſuccès. On a élevé près de la ville un bâtiment commode & élégant pour les malades de la marine ; mais la ſalubrité du climat a empêché qu'il y entrât juſqu'ici beaucoup de monde ; à peine ſe trouve-t-il aucun navire dans toutes les autres parties du monde qui ſoit moins ſujet aux maladies, que ceux qui ſont dans ces parages. Il y a un fort beau fanal, ſur une petite île, à l'entrée du port, que l'on peut appercevoir nuit & jour de ſix ou ſept lieues en mer.

A l'Eſt d'Halifax, la côte eſt à peu près la même que celle que nous avons déja décrite, &, dans l'eſpace de cinquante lieues depuis là juſqu'au cap Canſo, contient à peu près autant de ports excellens à une petite diſtance les uns des autres ; il n'y en a preſque point ſans habitans ; mais il y a peu d'établiſſemens qui ſoient encore formés en villes, ou qui poſsèdent beaucoup de vaiſſeaux : la population eſt en général depuis cinquante juſqu'à cent familles, dont la plupart ſont employées à la culture des

terres ; il est donc inutile que nous en fassions la description ou l'énumération, à moins que nous ne voulions borner nos observations à ce qui regarde seulement les navigateurs.

Le cap Canso forme l'extrémité la plus orientale de la province. Le terrein qui l'environne est rompu, & a grand besoin d'un fanal, comme il y a un petit détroit navigable qui sépare la Nouvelle Ecosse de l'île du cap Breton, communiquant directement avec le golfe & le fleuve Saint-Laurent, qui tend à faciliter le commerce entre les autres parties de la Colonie. C'est près de cette place que les Loyalistes ont bâti une ville, & formé un établissement considérable ; au fond de la baie de Chedabucto, & à une petite distance du cap Canso, cet établissement paroît bien situé, & pourra devenir important, étant également propre à faire la pêche de la morue & du saumon en grand ; le malheur qui est arrivé aux réfugiés du port Matoon a considérablement contribué à l'augmentation de sa population.

Les forêts des environs sont fort bonnes, & aussi propres à faire un commerce du

bois de charpente qu'aucune autre de l'Amérique. Les terres, ou au moins quelques districts, ayant été en possession des malheureux François *neutres*, étoient autrefois supérieurement cultivées ; mais il n'en reste que très-peu de marques aujourd'hui. De la baie de Chedabucto, la côte s'étend au Nord-Ouest vers l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, où la terre est fort haute & montagneuse; mais elle n'est pas tout-à-fait destituée de ports qui étoient autrefois habités par des François, & qui, quoiqu'entièrement abandonnés avant la guerre dernière, participent à présent de cette population que l'on remarque dans les autres endroits. De beaux districts de terres égales en bonté à celles des Etats-Unis septentrionaux, s'étendent le long de la côte depuis le détroit du cap Canso jusqu'à l'embouchure du fleuve Saint-Laurent; leurs forêts sont encore entières, & paroissent inépuisables. Peu après avoir passé le détroit de Canso, on apperçoit l'île de Saint-Jean qui peut aussi se voir de la Nouvelle Ecosse. Elle a deux ou trois bons ports & une grande ville, outre plusieurs petites. Elle contient cinq mille habitans, dont la plu-

part s'y sont établis depuis le commencement de la guerre. On y a coupé de vastes districts de bois dont on a déja exporté une partie aux Antilles. Les terres en général ne sont pas si fort au-dessus du niveau de la mer que celles des provinces voisines; mais elles sont fertiles en grain, & fournissent de bons pâturages pour les chevaux & les bêtes à corne.



COMMERCE
ET
NAVIGATION.

DANS un tems où toutes les Nations de la terre ſemblent vouloir étendre leur commerce à l'envie l'une de l'autre, augmenter les manufactures de leur pays, & en inventer de nouvelles; tandis que les Monarques de l'Europe, tâchant de déguiſer leurs vues ambitieuſes & ſanguinaires ſur les dominations les uns des autres, affectent d'adopter les mêmes pourſuites; &, prétendant oublier les animoſités qui ont agité leurs royaumes depuis des ſiècles contre ceux de leurs voiſins, paroiſſent vouloir contribuer à l'aiſance & à la félicité des peuples dont la Providence leur a permis de devenir Souverain; lorſqu'une partie de l'Empire Britannique ſur le continent du Nouveau Monde, vient d'être déchirée de la Couronne de ſes royaumes, dont les habitans, oubliant, dans le triomphe de l'indépendance, & au milieu de l'allégreſſe naturelle à un

peuple qui forme un nouvel empire, la main qui les a protégés & élevés jusqu'à l'âge de maturité, se sont soigneusement efforcés de jetter tout ce qui étoit important par rapport à eux-mêmes, entre les mains d'un rival puissant, &, peu satisfaits de cela, témoignent encore du mécontement de ce qu'on leur refuse le privilège de transporter les productions des îles & des Colonies qui lui restent encore : ce sera certainement son intérêt d'éviter toutes les mesures qui peuvent tendre à diminuer ses manufactures, son commerce, sa marine; comme ce n'est qu'en les conservant que la Grande-Bretagne peut se procurer la sûreté & la félicité chez elle, maintenir la paix, & se faire respecter de l'étranger.

Ce seroit s'écarter de notre plan, de remonter à l'origine & aux progrès des manufactures, du commerce & des revenus de l'Angleterre ; il sera suffisant d'observer qu'à mesure qu'ils se sont augmentés depuis la reine Elisabeth jusqu'à présent, les forces maritimes du Royaume se sont aussi considérablement augmentées, de manière à présenter à l'univers un spectacle d'opulence & de grandeur, qui malheureusement,

en donnant ombrage à l'orgueil de toutes les Puiſſances de l'Europe, a excité leur reſſentiment, & les a ſouvent portées à tenter de détruire une marine qui a paru pluſieurs fois ſur l'océan trop formidable pour qu'on pût lui réſiſter : trompées dans ce plan favori, étonnées des reſſources inépuiſables avec leſquelles ſon immenſe commerce ſuppléoit aux dépenſes de la guerre; &, intimidées par ce courage invincible avec lequel elle réſiſta à leurs efforts, & par les victoires de ſes flottes & de ſes armées, le monde contempla un phénomène ſingulier, & qui n'a point d'exemple dans l'hiſtoire. Une Nation déchirée par des factions inteſtines, & accablée d'une dette énorme, qui menaçoit même ſon exiſtence, s'oppoſant dans toutes les parties du globe aux attaques de plus de la moitié de l'Europe, & au milieu de cette conteſtation inégale, protégeant ſon commerce, tranſportant en ſûreté les biens immenſes de ſes négocians, dans les régions les plus éloignées, & augmentant ſes manufactures, ſes revenus & ſon commerce, tandis que celui de ſes ennemis languiſſoit & diminuoit tous les jours.

Les avantages que la Grande-Bretagne poſsède, tant par rapport à ſa ſituation, ſon climat & le caractère de ſes habitans, furent mieux entendus, & on ſut plutôt en profiter que de ceux d'aucune autre Nation; &, pendant que les événemens auxquels nous faiſons alluſion ſont encore récens, il ne faut pas oublier à quoi ils doivent leur origine; &, ſi leur ſouvenir nous cauſe d'agréables réflexions, on ne ſauroit répéter trop ſouvent que ces loix & ces principes qui ont élevé ces îles à leur état actuel de grandeur, auront indubitablement des effets contraires, ſi on les relâche, & nous plongeront dans un abîme de misère & de calamité, puiſqu'une diminution de marine, doit néceſſairement être accompagnée d'une diminution proportionnelle de revenu, de matelots & de confiance, qui, ſuivant l'état actuel des choſes, eſt le principal boulevard du Royaume.

Cette loi mémorable, l'acte de navigation, fut probablement fondée d'abord ſur un mêlange de juſte diſcernement & de partialité envieuſe; & cette dernière qualité, loin de lui être défavorable, eſt au contraire un argument puiſſant en ſa faveur. Quand

on l'a passé, on avoit sans doute les Hollandois en vue, qui étoient devenus en quelque sorte les porteurs de tout le commerce de l'Europe. Depuis ce tems-là, leur marine a toujours décliné, faute d'une semblable loi, quoiqu'on ne se soit point apperçu de sa foiblesse avant que la guerre dernière l'eût découverte. Celle de la Grande-Bretagne s'est augmentée à proportion, & n'a peut-être pas encore atteint son méridien de gloire.

Si cette loi qui ordonne que tous les navires employés au service d'Angleterre, doivent avoir les deux tiers de leurs équipages composés des sujets de l'Empire Britannique, & qu'ils doivent être bâtis dans ses dominations, a produit de pareils effets, quelle seroit la folie de ne point la continuer? En considérant les choses sous ce point de vue dont la justesse est incontestable, les pertes de matelots & de revenus ne seroient point les seules que l'on soutiendroit. Si la bâtisse des vaisseaux est vraiment une manufacture, elle devroit recevoir toute sorte d'encouragement d'un Etat commerçant; mais si on permet la vente des vaisseaux Américains, & qu'on leur

accorde les privilèges des vaiſſeaux Anglois, en paſſant entre les mains des Négocians Anglois, n'eſt-il pas évident que cela doit conſidérablement augmenter la bâtiſſe des vaiſſeaux en Amérique, & conſéquemment en y attirant pluſieurs de nos charpentiers, priver cette Nation des hommes les plus utiles dans les tems de beſoin. C'eſt pourquoi, ſans faire de comparaiſon entre les qualités des vaiſſeaux bâtis en Europe, & de ceux qui ſont faits en Amérique, qui ſont viſibles à tout le monde, & principalement aux marins, il ſera ſuffiſant d'obſerver que les Colonies que la Grande-Bretagne poſsède encore, ſont plus que ſuffiſantes pour bâtir les vaiſſeaux néceſſaires au commerce du continent de l'Amérique & des Indes occidentales; qu'elles ont les moyens de fournir aux îles Britanniques toutes les denrées dont elles ont beſoin, telle que le bois de charpente, le poiſſon, le grain, la farine, le bétail, & les autres proviſions, & conſéquemment, au lieu de rejetter entre les mains des étrangers aucune partie de notre commerce, nous pouvons le faire reſter dans les dominations du Roi, ce qui ſera

un bénéfice pour les particuliers, & un bien général pour l'Etat.

Le tableau que nous avons déja donné d'une partie du territoire qui nous reste encore sur ce continent, considéré sous ses différens points de vue, peut servir, comme nous nous l'étions proposés, à éclaircir & à confirmer la vérité de ces assertions. Long-tems inconnu, & généralement méprisé, ce pays a été regardé comme un désert inhabitable, & peu fait pour la résidence de l'espèce humaine : nous affections de mépriser un pays dont nous ne connoissions point la valeur, & nous restions satisfaits dans une ignorance impardonnable. Le Canada étoit également négligé, quoiqu'il possède un sol fertile, des terres immenses, les forêts les plus superbes, des rivières à l'infini, & des lacs aussi étendus que les mers de l'Europe, & probablement aussi utiles ; on le considéroit avec une sombre satisfaction qui approchoit de la malice. La folie & les malheurs de la Nation Françoise lui ont perdu la possession d'une Province dont jusqu'à ce jour elle n'avoit jamais connu l'importance.

Les

Les îles du cap Breton & de Terre-Neuve, quoiqu'elles soient, conjointement avec la Nouvelle Ecosse, la clef des pêches étoient aussi peu regardées que le Canada. La première fut entièrement abandonnée après la destruction de Louisbourg, qui en étoit la capitale, & on ne fit aucun essai pour peupler la dernière ; de sorte qu'elles restèrent en proie à ceux qui voudroient les occuper. S'il reste donc de si vastes possessions à la Grande-Bretagne, il sera fort sage de les améliorer & de les encourager, sur-tout comme la guerre, quelque destructive qu'elle ait pu être par rapport aux autres objets, a tellement contribué à leur population ; plusieurs citoyens, outre ceux que leurs compatriotes ont exilés, étant venus volontairement habiter des terres qui leur assuroient une constitution également exempte du despotisme des Rois & des abus d'une démocratie.

Par les productions de la Province, on pourra voir combien elle est capable, ainsi que le Canada, d'établir un commerce avec la Grande-Bretagne & les Indes occidentales.

La quantité prodigieuse d'huile de ba-

leine employée par plusieurs manufactures dans toutes les parties de l'Europe, ainsi qu'en Angleterre, fait qu'il est très-important à la Nation Britannique de l'encourager par tous les moyens possibles, tant dans ses dominations européennes, que dans les Colonies qui lui restent encore, dont les habitans possèdent un capital suffisant, & assez de courage pour les entreprises les plus difficiles. Ils ont, entre autres avantages, un plus grand nombre de matelots, à proportion, qu'aucun des Etats-Unis, excepté celui de Massachuset, que leur marine surpassera bientôt, si les loix qui la regardent & l'acte de navigation ne sont point abolis. Ces loix servent comme de prohibition à l'huile qui vient de l'étranger, & elles sont d'autant plus recommandables, qu'il n'y a point de branche de notre commerce qui produise des matelots plus forts & meilleurs que ceux qui sont employés à la pêche de la baleine. Il y a plusieurs villes déja occupées de ce commerce, & particulièrement Halifax, Port-Roseway & celles de la rivière Saint-Jean, qui, avec celles du Canada, mettront bientôt fin à celui de Nantucket, comme on ne peut trouver

aucun marché égal à celui de la Grande-Bretagne pour le prix des denrées, ou à cause des gratifications que le Parlement Britannique accorde.

Les Hollandais nous en prennent une quantité prodigieuse dont une grande partie passe en France ; &, quand ce commerce étoit entre les mains des habitans de la Nouvelle-Angleterre & de Nantucket, il produisit près de cent cinquante mille livres sterlings annuellement pendant plusieurs années avant la guerre. Le Canada, particulièrement les pays-bas de cette Province, ou ceux qui sont le plus près de la mer, fournissent beaucoup d'huile, & la quantité peut être considérablement augmentée à raison de leur population, comme le golfe & le fleuve Saint-Laurent, ainsi que les mers des environs, abondent en veaux marins & en marsouins blancs ; on en tire déja beaucoup plus d'huile que de la baleine, & elle est de meilleure qualité.

Pêche de la Morue. Les Colonies & les îles, qui nous restent, ont un plus grand avantage qu'aucun autre pays dans cette branche de commerce, étant beaucoup plus

près des bancs que les pêcheurs de la Nouvelle Angleterre, & pouvant en tout tems sécher leurs poissons sur la côte; privilège accordé, à la vérité, aux Américains par le troisième article du traité provisionnel; mais dont ils n'ont point essayé de se prévaloir, parce que cet article fait mention des baies & des ports inhabités, & qu'il s'en trouve fort peu de cette description dans la Province.

La Grande-Bretagne ne sauroit trop encourager la pêche de la morue, puisque, après le commerce de charbon & le cabotage, elle lui fournit les meilleurs de ses matelots, qui peuvent à peine être égalés & jamais surpassés par ceux d'aucune Nation. On peut à tous égards la regarder comme une manufacture, qui, indépendamment des matelots qu'elle élève pour notre marine, emploie un grand nombre de charpentiers pour la bâtisse des vaisseaux, & plusieurs personnes à terre pour curer le poisson, ajoutant par ce moyen à la population, & conséquemment aux vraies richesses de l'Etat. Avant la dernière guerre, il y avoit à peine 500 hommes de cette Province occupés de la pêche; mais depuis

l'émigration des autres Colonies, leur nombre est augmenté à près de 10,000, preuve certaine de l'étendue que l'on peut donner à la pêche de la morue, & de la perspective agréable que la population de ces Colonies les rendra capables de devenir rivales des autres Nations, & même de les surpasser dans les marchés étrangers. Tandis que les Colonies actuellement appellées *Etats-Unis*, faisoient partie de l'Empire Britannique, elles achetoient ordinairement une grande quantité de poisson de Terre-Neuve & de la Nouvelle Ecosse, pour lequel elles donnoient en échange du *rhum* fait à Boston & dans les autres places du continent, & pour de la mélasse des îles françoises. Cette liqueur étoit de la plus mauvaise qualité, soit parce qu'elle n'étoit pas assez vieille, ou à cause de l'inexpérience des distillateurs; de sorte qu'il en revenoit un double avantage à ceux qui faisoient ce commerce, qui est à présent anéanti; car ils échangeoient encore une fois ce poisson avec les François pour de la mélasse, parce qu'on fait très-peu de rhum dans les îles de cette Nation, de peur qu'il ne fasse tort à leurs eaux-de-vie de l'Europe.

Comme il eſt évident que le commerce de la morue y eſt à préſent fort avantageux, il ſe fera communément en morues sèches, & la conſommation qu'en font annuellement les Indes occidentales eſt de 140,000 quintaux ; de ſorte qu'à proportion de l'exactitude avec laquelle on obſervera l'acte de navigation, nos pêches augmenteront ou diminueront. Les vaiſſeaux peuvent ici mettre en mer dans toutes les ſaiſons de l'année, parce que les ports ne ſont jamais gelés ; de ſorte que, rencontrant dans peu de jours les vents aliſés, ils ſont à l'abri de tout danger, excepté dans le tems des ouragans.

Ainſi, ſi le commerce de bois & de la morue emploie continuellement les vaiſſeaux des habitans, le prompt retour du grand capital que la Province met à préſent dans ce commerce, doit rapporter un profit conſidérable au Royaume, ce qui n'arrivera certainement pas, ſi les Officiers prépoſés pour empêcher qu'il ne ſe commette des abus dans ces loix admirables, qui ſont les fondemens de nos richeſſes & de notre puiſſance, n'y donnent point toute l'attention néceſſaire.

Ce n'eſt point au côté méridional ſeul de la péninſule, qui fournit tant d'excellens ports, qu'eſt limitée la pêche de la morue. De tous les côtés, les mers offrent des objets d'induſtrie & des moyens de ſubſiſtance aux habitans. La baie de Gaſpec étoit autrefois un établiſſement favori des François neutres, & cette baie, avec celle de Chalem, eſt le principal rendez-vous des pêcheurs du Canada. La morue y eſt plus petite qu'à Terre-Neuve; mais on en prend une quantité prodigieuſe, près de 40,000 quintaux, dont une petite partie eſt conſommée dans la Province du Canada, & le reſte exporté.

Bled & Farine. Dans la ſituation actuelle de la Province, on ne ſauroit ſuppoſer que, puiſque ſa population eſt ſix à ſept fois plus conſidérable qu'elle ne l'étoit avant la rebellion, il puiſſe s'y trouver aſſez de ces denrées pour devenir des objets d'exportation, du moins pour un tems. Les terres ſont néanmoins généralement propres à la culture du bled, du ſeigle, de l'orge, de l'avoine, des pois & des fèves; il y en a déja en abondance dans pluſieurs endroits,

& particulièrement ſur les bords de la rivière Saint-Jean, au Nord de la baie de Fundy, dans les habitations des Colons François du Canada, & à Port-Roſeway, dont la bonté ne ſauroit être ſurpaſſée. Ce ſera certainement l'intérêt du Gouvernement d'encourager l'agriculture juſqu'à un certain point dans les autres Provinces; car le Canada ſeul eſt déja capable d'exporter tout le grain dont on a beſoin dans les îles Angloiſes des Indes occidentales; mais on doute s'il ne ſeroit point meilleur marché d'exporter du bled, de la farine, de l'avoine & des fèves de la Grande-Bretagne & d'Irlande, que de l'Amérique; puiſque le fret eſt à un plus bas prix, d'Angleterre aux Antilles, parce que pluſieurs navires y vont à moitié chargés, & d'autres même, ne pouvant point trouver de cargaiſon, ſont obligés d'y aller à vuide, ce qui fait qu'ils ſont bien aiſes de prendre des marchandiſes à tout prix. Mais le haut & le bas Canada produiſent une vaſte quantité de grain; le ſol du dernier eſt égal à celui de pluſieurs Provinces des Etats-Unis, & celui du premier eſt ſupérieur, ainſi que ſon climat. Ajoutez à cela que c'eſt le ſeul

chemin par lequel l'Etat de Vermont puiſſe avoir communication avec la mer & avec l'Europe ; conſéquemment les ſujets de la Grande-Bretagne ſeront toujours les porteurs de ſes productions ; & il eſt certain que la Penſylvanie même ne le ſurpaſſe pas pour la bonté des denrées dont nous venons de faire mention. Les Etats méridionaux d'Europe prennent déja une grande quantité de farine des Colonies qui nous reſtent ; &, ſi le fret & l'aſſurance des vaiſſeaux américains qui vont à la méditerranée, continue d'être à un taux ſi conſidérable, à cauſe des inſultes auxquelles ces navires ſont ſujets de la part des corſaires de Barbarie, cette circonſtance rendra nos Colonies capables de donner leur farine à meilleur compte que le reſte de l'Amérique, dans le ſeul marché où on en ait beſoin.

Bois de charpente. On en a déja tant dit ſur la bonté des bois, leur abondance & leur variété, qu'il ne ſera pas néceſſaire d'entrer ici dans de grands détails à ce ſujet ; &, comme il eſt évident qu'à proportion que nous céderons aux étrangers

le droit de porter nos marchandiſes, nous aurons une diminution de matelots & de vaiſſeaux, il ſeroit à propos que la Grande-Bretagne accordât une petite récompenſe à ceux qui exportent du bois, des Colonies qui nous reſtent encore, aux Indes occidentales, quand ce ne ſeroit que pour un tems, principalement ſi les plaintes des planteurs des Antilles ſont bien fondées, qui diſent qu'ils ne reçoivent point aſſez de ces articles, que ce commerce eſt même fort précaire, & qu'ils ſont extraordinairement chers, faute d'une compétition dans les marchés, à quoi il ſeroit aiſé de remédier, ſi on leur permettoit de recevoir du bois du continent ſur des vaiſſeaux américains. Comme ces planteurs forment une partie très-reſpectable de la communauté, quand leurs plaintes ſont bien fondées, on devroit y faire attention, & les ſoulager de leurs maux ; mais s'ils deſirent qu'on ſe relâche dans l'acte de la navigation, ils doivent ſe rappeller qu'une pareille meſure ſapperoit les fondemens de la marine de la Grande-Bretagne, & conſéquemment la Puiſſance qui protège les poſſeſſions d'où ils tirent toutes leurs richeſſes & leur im-

portance, & qui protège en même tems toutes nos autres dominations étrangères.

Le bois que l'on exporte de ce pays-ci est déja fort considérable; il y a à Port-Roseway & dans son voisinage cinq moulins à scie qui vont continuellement, & un plus grand nombre dans d'autres endroits. *Saint-Andrews* a dernièrement envoyé plusieurs cargaisons à nos îles, malgré les tentatives des Américains, pour s'emparer du commerce de la baie de Passamaquoddy, en s'efforçant de former un établissement sur la rive occidentale de la rivière Sainte-Croix; & il n'y a point de doute que les bois, la population & les vaisseaux de cette Province, indépendamment même des forêts du Canada, ne soient capables de fournir tout ce qui est nécessaire à la consommation des îles Britanniques pendant plusieurs siècles, puisqu'à cause de sa situation & de son climat plus doux, ce pays a plusieurs avantages sur le Canada, & que les bois de la Nouvelle Angleterre commencent déja à manquer dans plusieurs endroits, & principalement près de la mer: c'est pourquoi il ne manque à présent qu'une petite récompense, plutôt pour rendre nos sujets

capables d'en exporter une grande quantité; qu'à cause de la rareté de ces denrées, quoique, même sans récompense, l'exportation s'en étendra grandement aussi-tôt que les habitans seront débarrassés des poursuites plus essentielles qui attirent à présent toute leur attention.

Peaux. On peut regarder comme une circonstance fort heureuse, en voyant le territoire immense qui a été accordé aux Etats-Unis dans le traité provisionnel, par une personne qui, n'ayant probablement jamais été en Amérique, étoit incapable, à plusieurs égards, de s'acquitter de cette commission, que les Républicains aient manqué d'accomplir plusieurs articles essentiels de ce traité. Jusqu'à ce qu'ils s'y soient conformés, il sera juste & prudent de garder les postes sur les lacs, comme des sûretés pour faire le commerce de peaux, qui peut se conduire plus avantageusement par le Canada, à moins qu'on abandonne les forts, que par aucun des Etats, excepté celui de la Nouvelle York, dans l'endroit où la rivière d'Hudson, pénétrant fort avant dans le pays, communique avec les lacs

du Canada, & rend Albany capable de devenir un entrepôt pour ce genre de trafique avec les Indiens. Le nombre de peaux envoyées de la Nouvelle Ecosse, n'a pas jusqu'ici été bien considérable; il auroit été beaucoup plus grand les deux années dernières, si on avoit établi des douanes dans les ports respectifs de la Province, comme on a déja fait pour leur entrée, puisque toutes celles qui sont entrées en Angleterre, ont passé en contrebande dans des vaisseaux marchands ou de transport.

Comme les Républicains de l'Amérique, malgré tous nos efforts, s'approprieront une partie de ce commerce du Canada, on devroit donner tout l'encouragement possible à nos sujets, soit en remettant les droits actuels, qui sont considérables, & en accordant, non-seulement une remise, mais même une récompense pour l'exportation, si cela étoit nécessaire, pour rendre les habitans de nos Colonies capables de nuire au commerce de leurs voisins, en donnant un plus grand prix pour les peaux que ceux des Etats-Unis ne pourroient offrir.

Ayant déja fait mention des mâts, des

vergues & des barres de bois que l'on trouve en abondance dans tant d'endroits, il n'eſt pas néceſſaire de nous étendre davantage là-deſſus ; il n'y a point d'autre place ſur le continent qui en fourniſſe une auſſi grande quantité, & où il ſoit ſi facile de les tranſporter vers la mer.

Le rhum eſt une liqueur dont on ſe ſert beaucoup en Amérique, & principalement dans les places employées aux pêches, & dans leur voiſinage. On en faiſoit autrefois une grande quantité à Boſton & dans d'autres endroits, qui ſont à préſent ſous la domination des Etats-Unis, avec les melaſſes qu'ils recevoient des îles françoiſes ; & le rhum que l'on y manufacturoit, quoique de très-mauvaiſe qualité, étoit ordinairement conſommé par les pêcheurs de Terre-Neuve, de la Nouvelle Ecoſſe & du Canada, qui en prenoient tous les ans 600,000 *gallons*, ou 2,400,000 bouteilles, preuve certaine des profits immenſes de ceux qui s'occupoient de ce commerce, quand on conſidère, outre cela, qu'ils donnoient en échange, pour les melaſſes, du poiſſon, du bois & des proviſions de toute eſpèce ; de ſorte qu'avec

ces encouragemens , une certitude de trouver un fret, en allant & en revenant, & éludant continuellement le paiement des droits à leur arrivée, il n'est pas du tout surprenant que ces Colons aient été si soudainement capables de faire figure dans le commerce. Comme les îles angloises font ordinairement du rhum avec leurs melasses, & que les îles françoises n'en font pas, il est encore incertain s'il seroit avantageux de donner plus d'encouragement aux distillateurs de la Nouvelle Ecosse, ou d'envoyer directement de nos îles les liqueurs dont nos établissemens sur le continent ont besoin. Comme ceux-ci en consomment une quantité prodigieuse, & que la vente des liqueurs de chez l'étranger est strictement défendue, sous peine d'amendes considérables, ce règlement, si on y prête la main, compensera dans peu de tems les pertes que nos planteurs ou nos négocians des Indes occidentales ont pu faire à cause des restraintes sages & judicieuses que l'on a mises sur leur commerce avec les sujets des Etats-Unis, parce que, par ce moyen, ils jouiront du monopole, dans le sens le plus étendu, des Colonies qui nous restent & des différentes pêches.

Sel. Un avantage considérable que nos pêches auront sur celles des Nations étrangères, c'est que nous possédons les quais au sel dans les Indes occidentales, où le sel se fait d'eau de mer qui s'évapore par la chaleur du soleil jusqu'à ce qu'elle le laisse à sec. On devroit y placer une garnison pour en assurer le monopole à nos sujets, tant en tems de paix que de guerre, &, en empêchant par ce moyen les autres Nations de charger du sel pour leurs pêches, excepté à de certaines conditions, cela tiendroit lieu de récompense pour le poisson que prennent les Colons Américains de l'Empire Britannique & donneroit une supériorité dans les marchés étrangers, avantage très-desirable, & que nous ne devrions jamais perdre de vue.

On ne sauroit dire que le chêne blanc soit en grande abondance dans la Nouvelle Ecosse. Comme c'est un article absolument nécessaire pour les douves des barriques dans les Indes occidentales, il n'est point encore décidé si la quantité que les vaisseaux au tabac des Colonies méridionales de l'Amérique en importent dans la Grande-Bretagne, dont chacun prend un grand nombre

nombre de douves pour ſervir de cales à ſa cargaiſon, ſera ſuffiſante pour la conſommation des îles. Si elle ne l'eſt pas, le commerce de ce Royaume ne ſouffrira pas beaucoup de ce qu'il pourra recevoir des Colonies méridionales, qui, n'ayant pas elle-même de vaiſſeaux, s'embarraſſent fort peu comment ou par quelle Nation leurs productions ſont exportées ; & , comme elles ne conſentiront pas à perdre le commerce de ce pays-ci, en adoptant le reſſentiment peu prudent de leurs voiſins du Nord, la plus grande partie de leur commerce avec les îles ſe fera dans des vaiſſeaux anglois.

Goudron, poix & thérébentine. Tant que la Nation Britannique demeurera un Etat commerçant, elle aura toujours grand beſoin de ces articles, dont elle pourra trouver une grande quantité dans les Colonies qui lui reſtent, où il y a quatre cinquièmes des terres couverts de pins, ſur-tout ſi l'on donne une petite récompenſe pendant quelques années, afin de les encourager. La plus grande partie du goudron dont la Grande-Bretagne faiſoit autrefois uſage, ſe

faifoit dans les Carolines; &, quoiqu'il fût beaucoup meilleur marché même en comptant le fret, que le goudron de Suède, il étoit d'une qualité fi inférieure à celui-ci, que, dans plufieurs ouvrages & dans un grand nombre de manufactures, on préféroit toujours ce dernier. Cependant depuis la découverte d'extraire du bithume & de l'huile, du charbon, chofe que l'on a long-tems cherchée, & que l'on a à préfent amenée à un degré de perfection, cette Nation a la perfpective de devenir l'entrepôt de toute l'Europe, parce que l'on a trouvé qu'ils réfiftent à cet infecte deftructeur le ver de mer (1), qui eft auffi com-

(1) Il ne feroit peut-être pas tout à fait inutile de chercher fi cet infecte, fi connu par les effets terribles qu'il fait fur les vaiffeaux & fur toutes fortes de bois, qui les ronge continuellement, & les détruit entièrement, a pris naiffance dans cet hémifphère, ou s'il y a été importé depuis la découverte du Nouveau Monde, comme il paroît fe multiplier, & que le dégât qu'il caufe femble s'augmenter tous les jours. En Hollande, par exemple, le bois qui compofoit une partie de leurs digues, dont dépend en quelque forte la fûreté de leur pays, étoit tellement mangé, il y a quelques mois, que le dommage qu'il y avoit dans un endroit feulement fut eftimé à quarante mille livres fterlings.

mun dans nos mers que dans celles de l'Amérique.

Comme on aura toujours besoin de goudron pour les agrès, les cables, les voiles, &c., & que les Colonies Britanniques sont capables d'en fournir une grande quantité, il sera à propos de leur donner quelqu'encouragement, ce qui contribuera beaucoup au défrichement des terres, de même que si on ne permet le transport du bois de charpente, aux Indes occidentales, qu'aux vaisseaux anglois ; car, comme les nouveaux établissemens sont situés sur un continent qui ne forme qu'une vaste forêt, plus on en demandera, & plus les Colons trouveront de débouchés pour leurs productions ; plutôt ils défricheront leurs terres, & plutôt la Nation sera exempte de nourrir & entretenir les Loyalistes.

A présent presque tous les habitans font des cendres gravelées & de la potasse, mais pas en assez grande quantité pour pouvoir les exporter. La raison en est bien simple. La culture de leurs terres, qui est le seul moyen de leur assurer une subsistance durable, doit nécessairement attirer toute leur attention, & les divertir de toute autre poursuite,

excepté de celle de ces branches de commerce qu'il eſt aiſé d'étendre, & qui s'offrent immédiatement à leur ſpéculation.

Il y a des apparences de mines de fer dans pluſieurs endroits. Le ſol en général eſt fort bon pour le chanvre & le lin. Leurs mines de charbon ſont d'une qualité inférieure, remplie de ſoufre ; mais elles peuvent par la ſuite devenir utiles à la Province pour l'exportation. On en a découvert dernièrement près du grand lac, ſur la rivière Saint-Jean, & elles paroiſſent meilleures que celles de la rivière Eſpagnole, dans l'île du cap Breton. Ces dernières fourniſſent du charbon à toutes les garniſons Britanniques, & il eſt probable que les Etats-Unis ſeront obligés d'y avoir recours, dans peu d'années, parce que le bois eſt plus rare & plus cher dans les ports de mer des Provinces orientales qu'on ne ſauroit ſe l'imaginer.

Il paroît inutile de s'étendre ſur les objets d'importation de la Grande-Bretagne aux Colonies qu'elle poſsède encore. Leur nature eſt trop connue pour qu'il ſoit néceſſaire d'en faire la deſcription ou l'énumération, & la conſommation doit s'en aug-

menter à proportion de la population de ces Provinces. La ſupériorité des manufactures de la Grande-Bretagne, même dans les endroits où l'on a tenté d'entrer en compétition avec elles, leur a toujours ouvert un marché, augmenté leur vente & leur réputation. Non-ſeulement la Province dont nous avons plus particulièrement fait la deſcription, & des productions de laquelle nous avons parlé; mais même le Canada & les territoires immenſes qui environnent les lacs, dont la population eſt immenſe, & augmente tous les jours, doivent tirer tous leurs vêtemens, &c. d'Angleterre : on peut outre cela ajouter un commerce conſidérable avec toutes les Nations du Nord.



GOUVERNEMENT.

La forme du Gouvernement de la Nouvelle Ecosse approche beaucoup de celle de la Grande-Bretagne. Le Gouverneur est nommé en Angleterre & représente le Souverain, puisqu'aucune loi ne sauroit être valide sans son consentement. Il nomme un Conseil, dont l'autorité est analogue à celle de la Chambre des Pairs, & qui tient comme le milieu dans sa capacité législative entre le Gouverneur & les Représentans du peuple. Ces derniers sont choisis par les francs-tenanciers & les bourgeois pour chaque comté & grande ville, & ressemblent à la Chambre des Communes d'Angleterre.

Cette forme de Gouvernement, quoiqu'elle paroisse compliquée, est cependant, quand on l'examine attentivement, également juste & simple. Il n'y a que la pusillanimité ou la trahison des Représentans du peuple, qui puisse mettre sa liberté en danger, &, tandis que le Parlement Britannique garde la liberté des habitans contre les attentats de Ministres foibles, arbitraires

ou corrompus; il leur aſſure également une exemption complette & perpétuelle de taxes par le même pacte ſolemnel, à moins que ce ne ſoit avec leur conſentement.

Le contraſte entre des Etats de nouvelle date où on a ſoudainement élevé une forme brute & impafaite ſur les fondemens ſablonneux d'une démocratie turbulente, & un Gouvernement formé ſur le modèle d'un édifice qui a été des ſiècles à finir, & qui fait l'admiration de l'univers, eſt trop frappant pour ne point donner au ſiècle préſent une leçon également intéreſſante & utile. Les conſéquences de la forme de Gouvernement qui ſubſiſte dans la Nouvelle Ecoſſe, feront ſans doute une augmentation de population par les émigrations des autres Colonies, une augmentation de commerce & de navires, de grands progrès dans l'agriculture, & une augmentation de la valeur des terres.

Où la liberté n'exiſte pas dans le ſens le plus illimité, on ne ſauroit attendre de grands avantages du ſol le plus riche ou des plus vaſtes territoires, même dans les pays où la ſcience s'eſt depuis longtems établie, & où les arts jouiſſent de la

protection des grands; mais dans des établissemens nouvellement formés, dont les habitans savent apprécier la liberté, & la regardent comme un droit naturel, toute innovation qui peut l'affecter doit tendre à leur ruine, & produire les semences d'une discorde éternelle entr'eux & la mère-patrie.

La Grande-Bretagne possède encore une grande étendue de territoire dans le Nouveau Monde, habité par un peuple vertueux & loyal; ses mœurs ne sont pas encore corrompues par cette source empoisonnée, qui, coulant des prisons de l'Europe & des plus vils de l'espèce humaine, a contribué à répandre une influence pestiférée dans plusieurs endroits de l'Amérique, & dont les effets sont trop connus pour qu'il soit besoin de faire des commentaires, ou de démontrer que c'est une méthode d'établir des Colonies également absurde & contraire à la saine politique. Des dominations étendues, si elles ne sont point peuplées de gens industrieux, & si elles n'ont point un commerce proportionné à leur grandeur, ne servent qu'à satisfaire l'orgueil des conquêtes, ou la licence de l'ancien héroïsme. Leur vaste étendue n'est

qu'une preuve de leur foiblesse, & les expose aux invasions faciles des étrangers, ou à périr par leurs propres dissentions. Les Colonies qui nous restent sont compactes & unies. Puisse cette île continuer long-tems, par la sagesse de ses conseils, & la justice de ses mesures, à réunir toutes les parties d'un Empire si grand par les liens indissolubles de la fraternité; &, tandis que la liberté de sa constitution sacrée accorde déja des bénédictions à des millions d'êtres qui n'existent pas encore, & qui peuvent par la suite devenir habitans de nos Colonies, que le *second* souhait de chaque sujet soit: « Puisse le Roi continuer long-tems souverain d'un peuple libre! Le *premier* » doit être: Puisse le Peuple rester libre!

FIN.

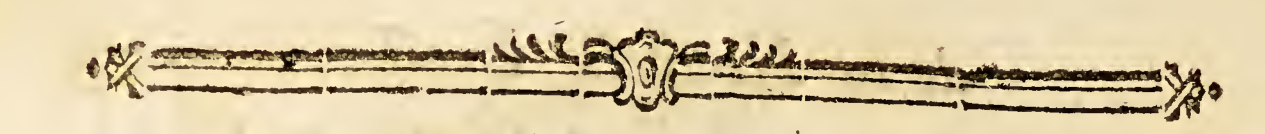


TABLE
DES MATIERES.

Fin de la Table.

ERRATA.

Page 36, ligne 13, canaux, *lisez*, canots.
— 45, ligne 25, le mieux, *lisez*, le plus.

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit intitulé : *Etat actuel de la Nouvelle Ecosse*, *traduit de l'Anglois par M. Soulès*, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 21 Avril 1787.

Signé DE KERALIO.

